

N° 5 — 18-24 Février 1921.
Prix: Un Franc

LE GRAND JEU Ce Numéro contient le
6^e Episode complet

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



LÉON MATHOT

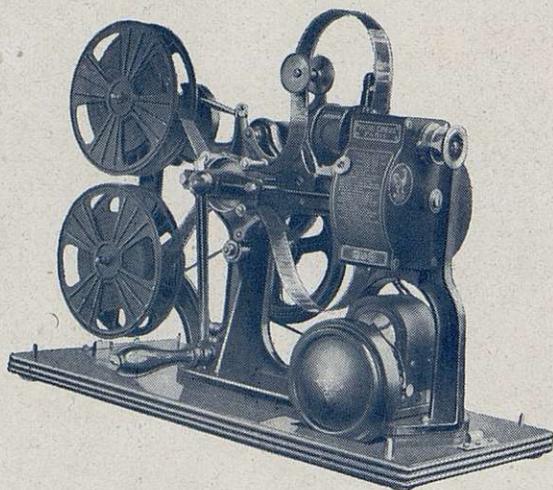
Cliché Pathe

LA PLUS BELLE DISTRACTION
LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
 Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUEVÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 5

Du 18 au 24 Février 1921

Cinémagazine

HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

France Un an 40 fr.
 Six mois 22 fr.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
 ÉDITEURS

3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tel. : Gutenberg 32-32
 (La publicité est recue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS

Étranger Un an 50 fr.
 Six mois 28 fr.



Marion DAVIES

La jolie "star" du Cosmopolitan

LE FAUVE

DE LA

= SIERRA =

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

adapté par GUY DE TÉRAMOND

PATHÉ, Éditeur

LE FAUVE DE LA SIERRA

sera publié en fascicules

hebdomadaires par

Cinémagazine

Lire le 1^{er} Episode dans le numéro du 11 Mars

LE PUBLIC

Par ANDRÉ ANTOINE

L'un des buts les plus intéressants de *Cinémagazine* est de chercher le contact direct avec le public, le vrai, non pas celui des présentations composées d'exploitants, dont je suis, cependant, bien éloigné de faire fi, puisqu'en somme, ils tiennent la queue de la poêle. On pense communément, dans le clan des producteurs, qu'à leur insu, les chefs d'Établissements, guidés par des considérations spéciales, ne voient peut-être pas toujours clair dans les goûts de leur clientèle. Il est, en effet, si naturel que le patron d'un cinéma prêche ses idées personnelles à ses habitués et, qu'à l'exemple des Directeurs de Théâtres, le succès déjà remporté l'attarde dans les mêmes sentiers ; si l'infaillibilité était acquise par l'expérience, il n'y aurait plus jamais de fous et cependant...

La vérité est que le public demeure un animal fantasque et mystérieux, et que nous vîmes cent fois les plus vieux routiers se fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Il serait donc utile de l'étudier de près, ce tyran dont nous dépendons tous, de le scruter en une enquête silencieuse et attentive. C'est ce que j'essaie de faire chaque fois que j'entre au cinéma, l'auditoire m'intéresse presque toujours autant que le spectacle.

Mais il n'y a pas qu'un seul public, il y en a dix qu'il faut joindre dans les quartiers les plus divers ; au cours de ces promenades, j'ai recueilli des observations dont je voudrais, si j'ai vu clair, dégager quelques premières indications.

D'abord, subdivisons cette foule. Paris n'est pas une cité homogène, mais un groupement de sept ou huit villes de mœurs et d'aspects singulièrement variés, amusez-vous, un jour, à en faire le tour en métro ; ce même wagon parti de l'Étoile arrive à l'autre bout de la ligne, après un défilé de gens aussi lointains des uns des autres que s'ils étaient séparés par des centaines de kilomètres ; tout se modifie, aux différents points du parcours ; les vêtements, la tenue, presque jusqu'au langage. Or, notre production pour l'écran doit intéresser ou émouvoir tant de cerveaux, d'intelligences et de sensibilités si diverses. Pouvons-nous penser que le métrage, présenté chaque semaine, si formidable qu'il semble, soit assez varié pour

offrir aux exploitants la possibilité de satisfaire des besoins et des goûts si multiples !

Dans mon paisible coin de la rive gauche, la population fréquente volontiers les salles, d'ailleurs trop peu nombreuses ; ce sont des étudiants, leurs maîtres, des gens d'étude et de cabinet, magistrats et fonctionnaires ; tous acceptent passivement ce qu'on leur donne, peu d'enthousiasme pour les aventures, les péripéties trop mélodramatiques. Aux environs du Luxembourg et de la Sorbonne, les films teintés d'observation et de vérité, je n'ose point dire de psychologie, sont les mieux accueillis. Si, par aventure, on n'est point tout à fait content, on a passé la soirée au ciné et cela reste au fond, l'essentiel. Jamais de grosse émotion ; même les bandes ayant fait sensation ailleurs sont goûtées sans animation véritable.

Plus haut, vers Montparnasse, l'auditoire devient plus bariolé et plus pittoresque, les artistes, nombreux dans ces parages, coudoient les travailleurs parigots délorés et vivants, tout ce monde grouille dans la fumée des pipes et des cigarettes. Les approbations et surtout les quolibets ne sont pas rares ; il y a tendance à choisir et à comparer.

A Grenelle, voici vraiment le bon public, sensible, simple, déjà éduqué et connaisseur. Il lui faut de gros morceaux de préférence ; s'il accepte les films en série, des histoires souvent un peu grosses, il raille volontiers lorsqu'on semble abuser de sa bonne foi. Un beau film historique le laisse admiratif et respectueux. On est friand des grandes mises en scène et le costume l'enchanté, contrairement à une opinion trop superficielle des producteurs, basée, surtout, je crois, sur le coût plus élevé de ce genre.

En suivant la périphérie, dans les parages élégants, Passy, Auteuil, l'Étoile, la clientèle riche s'est éclaircie visiblement depuis quelque temps ; elle a tendance à se désaffectionner du cinéma, tels qui, jadis, passaient volontiers une soirée par semaine, dans une salle confortable et luxueuse, où l'on ne fume pas, où les toilettes n'étaient point rares, où, certains jours la « Société » se retrouvait pour papoter et même flirter, toute une catégorie

de mondains paraît s'être lassée d'un spectacle devenu trop monotone. Même, beaucoup d'intellectuels qui se portèrent avec curiosité vers l'art nouveau, ont renoncé à une assiduité régulière et ne se dérangent guère plus que pour les films sensationnels.

Mais le centre de la vie du ciné est sur les Boulevards ; pourtant, ne croyez point qu'il soit aussi aisé qu'ailleurs d'y glaner des indications précises. On sent là aussi, d'imperceptibles symptômes de fatigue ; c'est cependant le seul coin où l'on puisse vraiment juger du succès d'une bande et de son attrait sur le public. Le voisinage des établissements et des programmes permet de discerner le prestige des marques. Les spectateurs consultent des affiches et se décident après réflexion.

Le vendredi, jour de l'apparition des nouveautés, le mouvement est intense ; le samedi et le dimanche, c'est la cohue ; dès le lundi, voici le courant stabilisé. Dans la journée, on vit sur les oisifs, les passants ayant une heure à perdre en attendant quelque chose, les mamans et leurs gosses ; — les soirées reçoivent le précieux et important appoint des amoureux, car on ne saura jamais ce que ceux-là ont fait pour le cinéma dont l'obscurité propice fait un tendre refuge. Les étrangers encore sont nombreux avec l'habitude et le goût de ce spectacle contractés chez eux.

Dans l'ensemble, un public attentif mais peu ouvert, silencieux, chez lequel aucune préférence particulière ne se manifeste. — Ce n'est, je le répète, que le vendredi soir que ses fervents, toujours les mêmes, jugent, et fort bien, en manifestant leurs impressions.

Autour de la Place Clichy, où les salles poussent comme des champignons, avec un peu d'imprudence, car, déjà, les établissements ouverts trop près de Gaumont, ont peine à lutter entre eux, ce mouvement est considérable. Chacune des maisons a ses fidèles, mais, par exemple, prompts à bouder et désertant les semaines où les programmes sont faibles. Symptôme encore de ralentissement que les exploitants ont si bien discerné, qu'ils corsent leurs spectacles d'exhibitions de music-hall et d'exécutions symphoniques quelquefois fort importantes.

Suivons toujours les boulevards extérieurs ; voici les quartiers populeux, parages de la place de la République, de la Bastille et de la Pointe Saint-Paul. Nous y

retrouvons une assistance compacte, fidèle, passionnée ; c'est un autre boulevard du crime dont la population, peu à peu chassée de l'Ambigu, de la Gaîté et des scènes de drame, vient retrouver avec délices le romanesque et la sentimentalité des vieux mélés. Ici, tout effort imprudent trop artiste est accueilli avec une défiance vite hostile. Pas de littérature surtout, ce qui n'empêche point, d'ailleurs, de gouailler devant quelque film-feuilleton trop extravagant. Cependant, ce gros public ne méconnaît presque jamais une vraie grande chose, ce milieu-là est susceptible, je le crois fort, d'une éducation rapide si l'on veut s'en donner la peine.

La Banlieue reste amorphe et somnolente ; elle se contente de n'importe quoi, intoxiquée par une série de rossignols à bas prix.

Tous ces divers publics sont, en somme, intelligents et perfectibles, mais, sauf dans deux ou trois coins, rien de décisif, on va tout bonnement au cinéma.

Ces investigations resteraient incomplètes si on ne les poussait aussi vers l'exploitant. Eh bien, contrairement à ce que j'ai supposé, celui-ci, dans l'ensemble, est beaucoup plus conscient, plus clairvoyant qu'on ne pourrait le croire. — C'est que si de nombreuses petites salles sont encore gérées par de bons commerçants ayant trouvé, dans l'industrie nouvelle, le placement fructueux de leurs économies, les Directeurs des grands Établissements choisis par des administrateurs avisés, sont des hommes compétents et sérieux. Ils se montrent presque tous d'accord pour déplorer la nécessité qui les étirent, faute de production française suffisante, de se rejeter trop fréquemment sur les bandes étrangères. Ils ont le sincère désir de voir renaître le film français et, à égalité de tarif et de valeur, ils lui donneraient la préférence. Plusieurs ne m'ont pas caché les obstacles auxquels ils se heurtent. « Certes, me disait l'un d'eux, mon premier mouvement est toujours de choisir une bande de chez nous, car je sens très bien que mon public est saturé des américains, mais puis-je hésiter devant les prix onéreux de nos éditeurs et le bon marché des étrangers ? Et, par surcroît, à l'heure où l'accroissement continu de nos recettes allait enfin nous donner un peu plus de latitude, les taxes que tous savez sont venues nous accabler. »

On voit qu'il est encore assez malaisé de dégager présentement des directives réelles ; il reste seulement tout à fait certain que le public va encore au cinéma surtout pour le cinéma et que ses choix, ses préférences restent des exceptions.

Et aussi, comme il n'y a pas un mais six publics différents, l'avenir, si nous parvenons à nous remettre d'aplomb, doit conduire à la spécialisation, comme au théâtre, pour attirer et satisfaire des clientèles pour ainsi dire opposées. On renoncera à ce paradoxe d'afficher le même film dans tout un arrondissement, de sorte que l'amateur assidu, dès le mardi soir, j'en parle par expérience, ne sait plus où en trouver un qu'il n'ait pas encore vu.

On aura une Comédie-Française, un Opéra-Comique, un Vaudeville, un Gymnase, un Palais-Royal, voire un Vieux-Colombier du cinéma. En resserrant ainsi la clientèle, en la canalisant, une bande dont l'amortissement reste problématique actuellement, pourra se jouer comme une pièce, selon le succès, avec cent recettes consécutives et le pourcentage, tout deviendra normal tant pour le producteur que pour l'exploitant.

Mais pour en arriver à ce qui serait la logique, que de problèmes à résoudre et avons-nous les hommes décidés à sortir de la routine où nous sommes enlisés ?

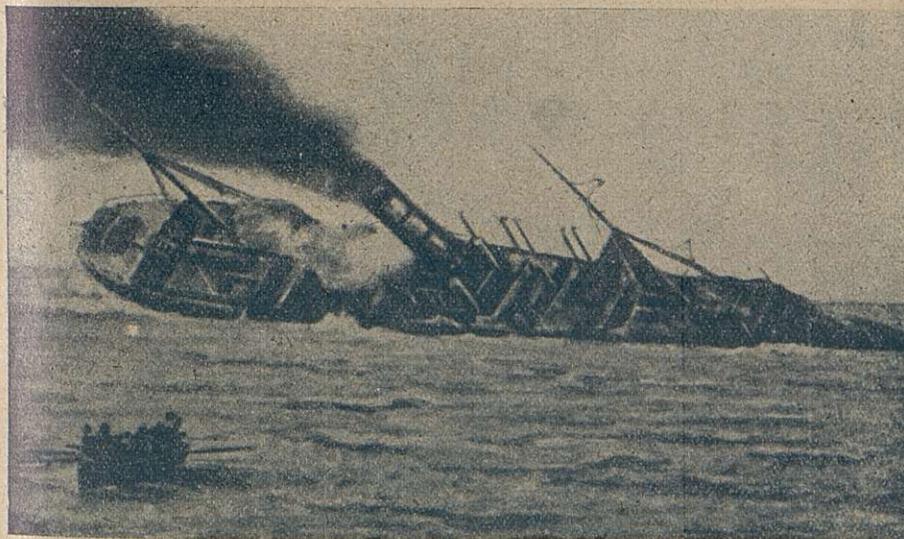
ANTOINE.

Les Exploits d'un Corsaire moderne

On va voir, à partir d'aujourd'hui, sur tous les écrans, un film documentaire du plus haut intérêt : *Les Exploits du pirate allemand Mæve*.

Ce document sensationnel a été pris

d'hier comprenaient la guerre sur mer. Le « Mæve » était un chalutier adroitement maquillé et puissamment armé de canons et de tubes lance-torpilles, qui se promenait nonchalemment sur les océans

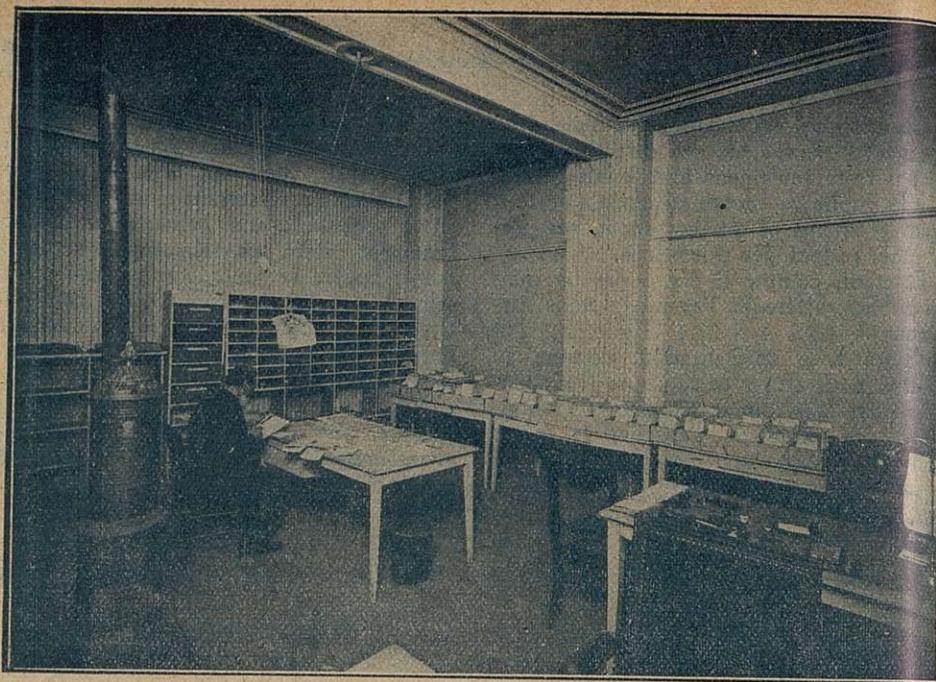


Une victime du « Mæve »

par les soins de l'officier allemand qui commandait le moderne corsaire et ce sont les Anglais qui, après avoir capturé le pirate, ont recueilli et répandent à profusion dans le monde, cette bande destinée à montrer comment nos ennemis

et attendait le passage de quelque navire marchand sans défiance, pour s'approcher de lui à bonne portée, démasquer ses batteries et l'envoyer par le fond.

Ce film documentaire est à voir et à ne pas oublier.



La Salle des fiches.

Voyage au Royaume d'Anastasia

Tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des censures

C'est au Palais-Royal — noblesse oblige — que Dame Censure tient ses assises. Notre collaborateur André Antoine a présenté ici même dans un de nos derniers numéros une critique si parfaite, si spirituelle de cette institution, qu'il serait pour le moins superflu de recommencer le réquisitoire. D'ailleurs, à quoi bon énumérer à nouveau les griefs qu'exploitants, metteurs en scène, auteurs, font valoir pour réclamer la suppression de la Censure ? Anastasia disparaîtra bientôt, un gai matin que Dieu fera, de sa belle, ou plutôt de sa vilaine mort.

Notre conviction est là-dessus si fort enracinée, que nous avons tenu à rendre visite à la moribonde, devant qu'elle ait poussé son ultime soupir.

D'aucuns ricaneront, alléguant qu'il est des morts qui se portent assez bien et qu'il convient de tuer deux fois. Certes, nous leur donnons raison et nous avouons en toute humilité que Dame Anastasia nous paraît être de ces morts-là, puisqu'elle n'en est plus à sa première résurrection et

qu'elle eut plusieurs fois les honneurs de funérailles... nationales.

Pourtant... pourtant... si nous osons révéler que nous avons tâté — assez irrespectueusement il est vrai — le pouls de la vieille personne, nous serons contraints de publier ici le bulletin de santé suivant : *Etat fébrile nettement caractérisé*. Est-ce à dire qu'une bonne fièvre puisse occasionner le trépas de la Dame aux Ciseaux ? Voire ! Voire ! Bien malin qui prédira l'avenir. Maintenons notre diagnostic : la Censure est malade, très malade, et nous la croyons perdue irrémédiablement.

C'est du moins l'impression que nous avons emportée de notre visite. Ah cette visite ! Puisse-t-elle ne pas nous coûter trop cher ! Enfreignant toutes les menaces, toutes les consignes, n'eûmes-nous pas l'audace de fourrer notre nez en des dossiers que déjà recouvre une antique et vénérable poussière ! N'eûmes-nous pas le courage de pénétrer en cet antre obscur où se perpétrèrent les mutilations et les assassinats de tant de films ! Nous vîmes les instruments de supplice, nous les touchâmes même du doigt et si nous voulions faire du lyrisme feuilletonnesque, nous

écrivions qu'ils portaient encore trace du sang des victimes.

Le Palais-Royal, hélas ! est un lieu abandonné. Il s'y égare parfois à la nuit, des gens à mine hagarde, qui après avoir erré dans ses sinistres galeries, échappant aux sollicitations de ribaudes effrontées, arrivent devant une échoppe aux carreaux dépolis que teinte une vague lueur sépulcrale. C'est là. Ils entrent les malheureux. Le drame est rapide. Les uns apportent sous le bras des boîtes rondes en fer-blanc, qu'ils laissent sur une table, avec des airs apitoyés ; les autres se contentent de remettre aux chambellans — car elle en a plusieurs — de la Reine, des enveloppes ventruées. Puis les uns et les autres s'en vont, mornes, abattus.

Anastasia qui, pendant la guerre, fit sa nourriture d'articles de journaux, se repaît aujourd'hui de scénarios tapés à la machine, et de films cinématographiques. Encore que le papier et le celluloïd soient passablement indigestes, la coquine montre excellent appétit. Raffinement sadique, elle contraint ses gardes du corps à respecter de sévères règles administratives et leur fait, toute la sainte journée, transcrire des fiches, des fiches et des fiches !

Nous en vîmes 80.000 ! Elles sont rangées en des boîtes de bois blanc, lugubres comme des cercueils. Il nous fut même permis de porter sur elles nos mains profanes.

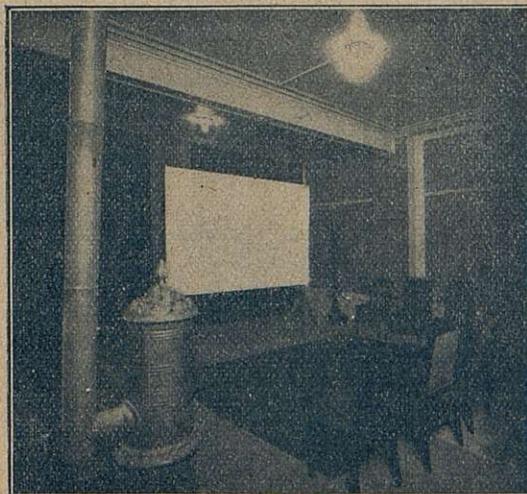
Tous les films de France et de Navarre ont ici leur bertillonage. Saluons au passage *Forfaiture*, *Le Lys Brisé*, *Le Grand Jeu*, *Les Deux Gamines*, tant d'autres, tant d'autres.

Mais quelle est cette voix flûtée, douce-reuse, qui s'élève soudain dans le silence de ce bureau. C'est celle d'un des lieutenants d'Anastasia. Écoutons-la, puisque aussi bien, nous sommes venus pour cela :

« Ne prenez pas ce visage d'enterrement, noble étranger et cessez de trembler. La princesse aux ciseaux n'est pas si terrible que vous pouvez le croire. Hé quoi, vous vous croyez donc en un mauvais lieu, que vos yeux inquiets se tournent sans cesse vers l'huis de cette pièce ? Rassurez-vous, nous ne vous tuerons pas tout à fait et vous serez autorisé à revoir la lumière du jour. Mais, puisque vous avez commis l'imprudence de venir, vous allez lire avec nous, en quelques minutes, les cinquante scénarios qu'on soumettra tout à l'heure au visa de notre souveraine. Ne protestez pas, c'est inutile ! Il suffit d'un peu d'entraînement. Renversez-vous dans ce moelleux fauteuil, lisez, lisez !... Ah ! Ah ! Maudit Journaliste ! Les regrettez-vous, à présent, vos sarcasmes à l'égard de Dame Anastasia ? Osez-vous encore primer que tout est couleur de rose dans son existence ? Vous criez grâce. Nous ne pouvions rêver de plus suave vengeance.

Allons, nous arrêtons le supplice. Vous ne saurez jamais ce que sont devenus Myrtil, la douce blonde, et Fagotin, l'épicier amoureux. D'ailleurs, tout ce paquet sera visé. Rien de délicieux, rien, absolument rien, ce qui ne vous empêchera pas d'affirmer que nous sommes intolérants et intolérables.

« Mais, par contre, regardez bien ces boîtes de fer-blanc, qui ne sont pas des seaux à confitures, comme vous pourriez le supposer. Tout à l'heure, dans les ténèbres, surgira l'éclair de notre appareil à projections. Des films vivront, Monsieur, sur l'écran. Il y aura là Anastasia, dans sa triple, quadruple, quintuple incarnation humaine. Quel dommage que vous ne puissiez assister à la cérémonie ! Vous ne mourriez évidemment et l'on nous imputerait encore votre décès. Non, vous n'y assisterez pas. Anastasia des Beaux-Arts se



La salle de projection

chamaillera sans nul doute à leur sujet, avec Anastasie du Ministère de l'Intérieur. Pourquoi cet air effaré ? D'où sortez-vous ? Vous ignorez donc qu'Anastasie peut se dédoubler. Anastasie-Beaux-Arts est douce, avenante, gentille, un brin folichonne, Anastasie-Intérieur, au contraire, est rogue, neurasthénique, puritaine, oui, monsieur, puritaine ! Elles font mauvais ménage, elles... »

Le lieutenant se tut... et soudain il y eut un « fondu ». L'homme qui se tenait à nos côtés, venait de disparaître dans la muraille. Nous n'avions devant les yeux, que des scribes penchés sur des tables. On n'entendait que des grincements de plumes. Nous partîmes. L'épouvante glaçait notre cœur.

Nous avions à peine franchi le seuil du bureau, qu'un individu à mante noire, chapeau rabattu sur les yeux, nous saisit avec brutalité par le bras et nous entraîna dans le jardin. Il nous mena près du bassin et nous dit :

« Rassurez-vous, je ne veux pas votre mort. Vous ne serez pas, du moins pour aujourd'hui, précipité dans ces ondes noires. Ah ! vous avez voulu savoir la vérité ! Eh bien, soyez satisfait. Vous l'entendrez entière de mes lèvres, mais si vous cherchez à connaître mon nom, malheur à vous ! Vous venez de sortir de la maison de la Mort. Anastasie agonise. Encore quelques semaines, quelques mois au pis-aller, et ... tout sera consommé. Elle mourra de ses excès, la pauvre fille.

« Jusqu'à ce jour, elle fut bonne, trop bonne, ridiculement bonne. N'alla-t-elle pas jusqu'à rester un an, oui, une année ! sans élever la voix, sans prononcer le moindre interdit ! C'était inimaginable, n'est-ce pas ? Elle servait de tampon entre les policiers un peu enclins à interdire les films et ceux qui les fabriquaient. Elle donnait des conseils : « Méfiez-vous, disait-elle, tournant dangereux ! Virages rapides ! Descente brusque. Attention ! « Serrez les freins ! » Bref, elle collaborait.

Personne ne s'en plaignait. Au contraire, elle était devenue celle que l'on consulte aux jours de doute, elle multipliait les avis.

« Grâce à elle, les directeurs de cinémas de province pouvaient se défendre contre les accès de vertu, de Maires scandalisés. « Vous n'interdirez pas, pouvaient-ils répondre, ces films sont visés ! » Elle offrait donc une garantie précieuse. Cette Anastasie-là rendait des services à l'art muet. Personne ne réclamait sa disparition.

« Que les temps sont changés ! Tout le monde s'en est mêlé. Des parlementaires, des policiers, des vieux messieurs podagres, qui jamais ne furent au cinéma et qui n'iront jamais. Vols de bijouterie : cinéma ! Recrudescence de la criminalité : cinéma ! Bolchevisme : cinéma ! Vie chère : cinéma ! Que faisait donc la Censure ? Rien, rien ! Qu'on la rappelle à ses devoirs. Elle doit défendre la Nation. La Morale est en danger !

« C'est alors, monsieur, qu'intervint la police représentée par le Ministère de l'Intérieur. « La Censure ne sera efficace, dit-on place Beauvau, que si elle se fait redouter par la force. » La rue de Valois répondit timidement : « Pendant un an, la Censure a fait respecter ses conseils... maternels. » La place Beauvau répliqua : « Turlututu, menaçons, coupons, interdisons ! » De part et d'autre, on s'empoigne au collet et le résultat fut... que plusieurs films mordirent la poussière. Ça n'est pas fini. Attendez quelque temps. L'Intérieur se moque qu'un industriel ait dépensé des centaines de milliers de francs pour tourner une bande. Le film lui déplaît, donc il n'a qu'à mourir. Oui, attendez quelque temps et vous verrez... »

Cette fois encore, il y eut un « fondu ». Il nous sembla que l'eau du bassin s'était refermée sur l'homme à la mante noire. Ah ! pour Dieu, n'allez pas dans le jardin du Palais-Royal, royaume d'Anastasie, il y a des fantômes !

Pierre DESCLAUX.

Lire dans notre prochain numéro :

Une étude consacrée à

D. W. GRIFFITH

le célèbre auteur metteur en scène

de PAUVRE AMOUR, le LYS BRISÉ, INTOLÉRANCE, etc.



Les artistes qui, à Touggourt, tournent "l'Atlantide", d'après le roman de Pierre BENOIT

Un Film de deux millions

L'ATLANTIDE

ON reproche volontiers à l'industrie cinématographique française de ne point consacrer à la confection de films grandioses les sommes nécessaires — des sommes importantes.

Jusqu'ici, les capitaux se trouvaient, en effet, assez aisément pour que puissent être tournées des comédies dramatiques par exemple, comédies assez rapide, mais, seule, l'Amérique détenait le record des bandes conséquentes et l'Italie, le monopole des reconstitutions historiques, dont le succès a toujours été très vif auprès du public. La production française se résumait en somme à des films de valeur, certes, d'un attrait sûr, mais d'une importance relative.

Le reproche, aussi mérité qu'il soit, ne sera plus à faire demain. Il s'est trouvé — qui le croira ? — un groupe de financiers assez audacieux — le mot, malheureusement, n'est pas

trop fort dans notre pays — pour entreprendre la réalisation d'un film tel que, peut-être, jamais production d'aucun pays n'en aura révélé de semblable ; d'un film dont le succès sera, de toute évidence, mondial, et qui est appelé à prouver à tous nos concurrents que la France peut être la première dans l'Industrie cinématographique :

comme elle est la première en tant de choses déjà.

Ce film, c'est l'Atlantide, l'adaptation à l'écran du célèbre roman de M. Pierre Benoit.

« C'est une richesse étrange que celle du romancier, a dit lui-même M. Pierre Benoit dans un récent article publié par *Je Sais Tout*.

Dans sa petite chambre, il écrit. Une douzaine de plumes, une fiole d'encre (le tarif que Victor Hugo se fixa,

paraît-il, pour Notre-Dame de Paris), et avec cela, il peut disposer de trésors innombrables. Les palais les plus merveilleux lui



M. MELCHIOR, Rôle L' St-Avit



I

I. — Le Guide Bou Djemah



II

II. — André ROANNE (rôle du Lieutenant Massard,

III. — Jean ANGELO dans le rôle du Capitaine Morhange.

IV. — Tanit Dzerga.



III



IV

sont ouverts, les bijoux et les fourrures | que la liberté propre doit s'arrêter où elle sont autorisées à ses héroïnes. Il ne connaît | commence de porter atteinte à celle des d'autres restrictions que celles de son imagination.

« Je n'ai pas manqué à cette prodigalité en écrivant *l'Atlantide*. Les bijoux millénaires de l'Égypte et de l'Arabie, j'en ai paré le petit front d'épervier d'Antinéa, et, comme je n'ai procédé à aucune documentation sur place, il ne m'en a pas plus coûté personnellement pour installer l'alcôve de cette jeune femme au Hoggar, qu'il ne m'en aurait coûté pour la mettre dans ses meubles avenue du Président-Wilson. J'étais bien libre du choix, je suppose.

« Oui. Mais on dit

que la liberté propre doit s'arrêter où elle commence de porter atteinte à celle des autres. Je m'en suis aperçu le jour où Jacques Feyder vint me demander l'autorisation de porter *l'Atlantide* au cinéma. En cet instant, je me suis rendu compte des inconvénients de la prodigalité, même imaginative : Je me souviens alors avoir essayé de pallier mes torts en donnant à Feyder quelques bons conseils pratiques. « Vous n'allez pas faire la sottise d'aller jusqu'au Hoggar, lui disais-je. C'est au diable, et d'un inconfortable ! Je vous assure qu'il y a des coins très bien dans la forêt de Fontainebleau et tout ce qui se fait de mieux comme grottes.



Le cheick



Antinéa

En outre, vous avez le restaurant Franchart à côté, ce qui n'est pas négligeable. Si vous vous entêtez, vous me direz des nouvelles des « grill-room » de Temassinin et d'Hassinifel.

« Il s'est entêté. Je ne pouvais réellement pas m'opposer à son départ. Voilà maintenant qu'il est revenu, et que j'ai sous les yeux les photographies de ce qu'il a fait là-bas. »

Ce sont ces mêmes photographies dont

Créons des Vedettes

Au moment où la cinématographie française fait un effort pour reprendre sur le marché mondial la place à laquelle elle a droit, il est intéressant d'étudier quels sont les moyens qui pourront lui rendre sa supériorité d'antan.

Comme les réformes et les innovations qu'il est nécessaire d'introduire dans la production, sont importantes et nombreuses, nous ne pouvons les examiner toutes à la fois et nous sommes obligés de les étudier chacune séparément. Voyons pour aujourd'hui la question des vedettes.

Il faut, pour le plus grand bien du film français, que les producteurs, metteurs en scène et autres réalisateurs, créent des « stars ». Il est indispensable que ces artisans de la cinématographie trouvent, parmi les acteurs de cinéma actuels ou parmi des nouveaux, des éléments susceptibles de devenir, grâce à leurs qualités et à leur travail, des vedettes de l'écran.

Il existe en France, plus que partout ailleurs, des sujets intéressants, hommes et femmes, qui ne demandent qu'à se révéler, mais il faut pour cela leur en fournir le moyen. Il faut les chercher sans relâche et ne pas se laisser rebuter par quelques essais malheureux. Il faut sitôt ces sujets trouvés, les astreindre à un travail constant et les inciter à rechercher eux-mêmes leurs défauts et leurs fautes. Il faut leur permettre de nombreux essais afin qu'ils puissent sans cesse améliorer leur rendement cinématographique.

Puis il faut commencer la production proprement dite et pour cela, il faut établir des scénarios spécialement étudiés pour la vedette qui doit les interpréter. Le « type » à créer doit être parfaitement incarné par la « star » et c'est pour cela qu'il faut que le rôle soit fait pour l'interprète. Si paradoxal que cela puisse paraître, cela est pourtant nécessaire.

Mais tout cela ne suffit pas, et il s'agit maintenant de produire d'une façon régulière et de sortir un nombre de films qui seront mis sur le marché à intervalles fixes.

Alors à ce moment on commence à faire connaître la vedette auprès des loueurs comme

nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir la primeur à nos lecteurs.

La réalisation du film tiré de *l'Atlantide* n'aura pas coûté moins de deux millions, et — il est bon de le souligner — cette réalisation ne s'est pas opérée dans quelque jardin de Nice, transformé en désert, mais bien où se déroule le roman, sur les lieux mêmes, dans la région de Touggourt.

Ad. M.

auprès du public. Sans pour cela négliger la publicité générale du film et sans méconnaître les qualités du reste de la troupe, il importe surtout de faire remarquer l'interprétation de la vedette. Auprès du public, la vedette doit être le pilier du film.

Lorsque ce résultat sera atteint, un grand pas sera fait vers l'exportation mondiale des films français.

Le public étranger qui voit un film français ne retient jamais le nom des interprètes et le nom de la maison d'édition. Souvent même ce dernier ne figure plus sur la bande et il est remplacé par le nom du distributeur. Mais ce même public retient merveilleusement le nom de la vedette qui a su lui plaire, il ne peut plus l'oublier puisque régulièrement une nouvelle production du même artiste vient le lui rappeler ; et si brusquement cette production vient à lui manquer, le public la réclamera et l'obtiendra. Or, que le public réclame quelques films et c'est la diffusion assurée de la production française ; car de plus en plus les exploitants chercheront à satisfaire les goûts de leur public.

Puis les acheteurs étrangers eux-mêmes se prendront à aimer et à demander des productions françaises qu'il verront à travers la vedette. Pour eux comme pour le public la « star » incarnera parfaitement le « type » français. La vedette, peut mieux que n'importe quoi dans un film, présenter la nationalité de la bande et en faisant aimer une vedette française, les producteurs feront aimer la production française.

Même au point de vue commercial, il faut des vedettes, car les producteurs des « stars » aimées du public ont une valeur marchande plus élevée que celles tournées par une troupe d'artistes mis tous sur le même plan.

Créons des vedettes, c'est une des conditions que doit remplir le film français, pour pénétrer sur tous les marchés étrangers.

Cela du reste n'est pas la seule condition, il y en a d'autres, mais ceci est une autre histoire.

MARCEL KETTERER.

CE QUE VEUT LE PUBLIC

A l'appui de la thèse que nous exposons dans notre précédent numéro, sous le titre " La Foire aux Idées ", un de nos lecteurs nous envoie l'intéressante lettre que l'on va lire :

« Le cinéma-établissement, que j'appellerai ainsi pour le distinguer du cinéma-art, est, à mon avis, encore dans l'enfance.

A ce point de vue, le Progrès se traduira par une tendance, sans cesse croissante, à la spécialisation.

Avez-vous songé déjà à la diversité d'esprits, d'âges, de milieux, d'aspirations, de compréhensions, que représente cette masse qu'est le « Public » ?

Ceux qui y ont réfléchi ont convenu avec moi qu'il est ridicule qu'un enfant de huit ans qu'on mène au cinéma pour le distraire, qu'une femme légère qui s'y rend pour y trouver un dérivatif à d'autres plaisirs, et qu'un homme intelligent qui y va chercher de saines sensations, voisinent toujours dans n'importe quelle salle de cinéma et y jouissent des mêmes spectacles.

La grossièreté de cet exemple, dont la vérification se trouve à la portée de tout le monde, est, me semble-t-il, saisissante.

Quel est le résultat de cette situation ? Le voici :

Les auteurs de films ont voulu répondre aux exigences des établissements ouverts à tout le monde. Or, qui veut satisfaire tout le monde ne satisfait personne ; et voilà pourquoi, les pseudo-drames cinématographiques n'osant dépasser les bornes du film « passe-partout », la platitude et la banalité sont trop souvent leur partage.

Comme on ne peut tout de même pas les rendre complètement idiots et, par peur de la légèreté, s'en tenir à des histoires de grand-mères, la réalité de la vie finit presque toujours par montrer le bout de l'oreille et cela suffit à aiguiller les pensées des enfants sur une voie qui ne peut être que dangereuse, sans possibilité aucune de profit.

En définitive, l'art du cinéma a été fait l'esclave de certaines nécessités qui le tuent sans avoir l'excuse d'être complètement, c'est-à-dire, utilement satisfaites.

Je me souviens de cette délicate *Sultane de l'Amour*, des Films Nalpas qui, délivrée de ces préoccupations, aurait pu être une chose délicate...

Et tant d'autres encore !

Le remède consiste à spécialiser les salles de cinéma.

La spécialisation des films suivra pour le plus grand bien de cet art voué à des destinées incomparables.

Et quand les gens ne seront plus exposés, dans leur cinéma, à la vue de puérilités bonnes pour le public amateur de ciné-romans américains, c'est-à-dire les naïfs et les enfants ;

quand, d'autre part, ces naïfs et ces enfants ne seront plus exposés, dans le leur, à la vue des spectacles d'art ou d'études qui ne les intéressent pas ; quand celui qui recherche les œuvres gaies ne sera plus exposé à voir les œuvres tristes et inversement ; quand enfin, il y aura des cinémas pour tout le monde et du cinéma pour chacun, les cinémas connaîtront l'âge d'or.

Eux-mêmes seront plus nombreux.

Et les films français, ayant enfin assez de débouchés pour amortir les frais considérables que nécessite une œuvre importante, se relèveront de leur médiocrité.

On n'ira plus au cinéma pour tuer une soirée dont on ne sait comment mieux disposer.

On ira au cinéma pour voir telle ou telle œuvre remarquable.

Avant de devenir le splendide théâtre d'opérettes que nous fréquentons, « Mogador-Palace » était un cinéma dont le directeur avait fait siennes quelques-unes des idées que nous défendons. Il donna des spectacles choisis et vraiment *uns*.

Ainsi le voilà bien le remède, mais, hélas ! tout, dans cet ordre d'idées est à faire.

Qu'on le fasse donc !

Qu'on nous donne le cinéma de la comédie et du vaudeville !

Qu'on nous donne le cinéma du drame ! Les auteurs ne seront plus obligés de sacrifier une bonne idée à la nécessité du film passe-partout qui est : faire que cela finisse bien. Rappelez-vous la *Faute d'Odette Maréchal* qui eut pu être un beau film, sans une fin ridicule imposée à son auteur Henry Roussel.

Qu'on nous donne le cinéma d'aventures pour faire pendant au Châtelet !

Qu'on nous donne le cinéma aux spectacles coupés pour plaire aux esprits indifférents !

Qu'on nous donne le cinéma à une seule œuvre !

Qu'on nous donne enfin le cinéma original ! Plus de passe-partout ! Le cinéma ne s'accommode pas du travail en série.

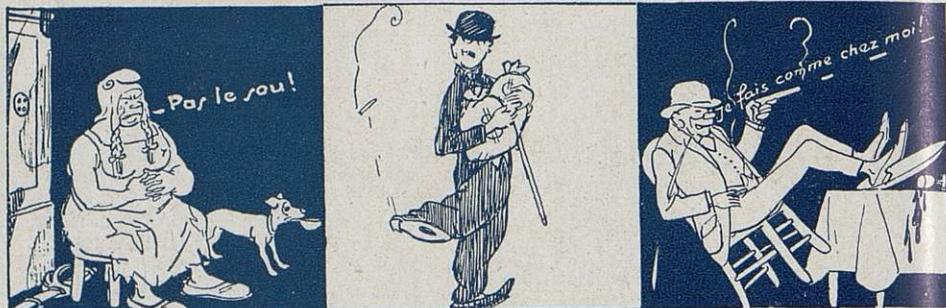
En un mot qu'on spécialise ! Et vite !

RENÉ DARTOY

A NOS FUTURS ABONNÉS

Afin de permettre à tous nos futurs abonnés de suivre la publication du GRAND JEU, nous enverrons GRATUITEMENT, sur simple demande, à ceux qui nous feront parvenir avant le 1^{er} mars le montant de leur abonnement, les numéros déjà parus de « CINÉMAGAZINE » dans lesquels sont encartés les premiers épisodes du sensationnel ciné-roman adapté par Guy de Téraumont.

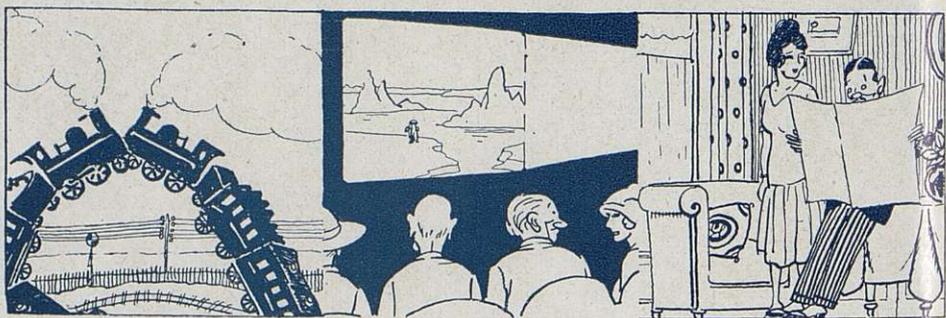
Cinémagazine Actualités



En attendant les films allemands qui sont annoncés, nous donnons une photographie de Germania dans la misère, devant un coffre-fort soigneusement camouflé. On remarquera les larmes très bien imitées.

Charlie Chaplin vient de vendre 13 millions son film « The Kid ». Serait-ce le point de départ d'un nouveau scénario : « Charlot a le sac! »

Tout le monde l'a constaté : la France est infestée d'indésirables... La chasse commence et les expulsions aussi. La France a suffisamment été envahie en 1914 !...



On demande la suppression d'un film qui passe trop souvent du Nord, au Midi, au Sud, à l'Est. Les programmes gagneront en gaieté... nous aussi !

— Gros succès, très intéressant cette expédition au Pôle Sud.
— Oui, on devrait nous la redonner cet été... ça nous rafraîchirait !

— Qu'est-ce que tu penses de l'affaire des communistes?
— Le scénario est bien imaginé... mais c'est très mal réalisé !...

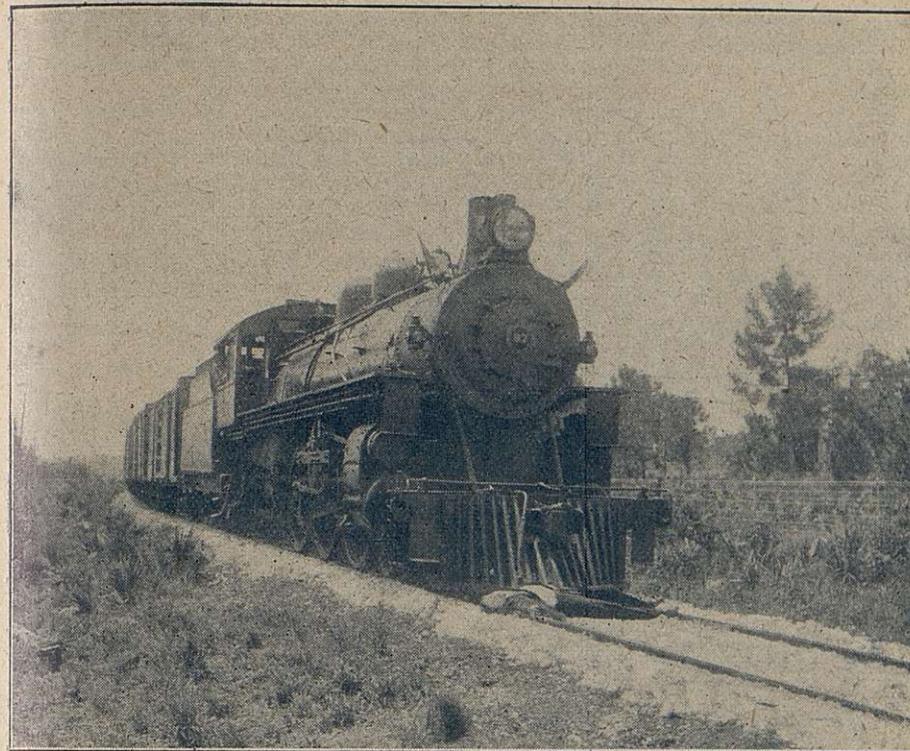


Cette année, les crêpes ont encore coûté cher. Cette brave ménagère, vue le jour de la Chandeleur, désire avec beaucoup d'argent de la farine à bon marché...
Dernière heure. — Le quintal de blé est maintenant à 100 francs...

Les soubresauts des changes, film documentaire difficile à projeter. Les personnages ne veulent pas se fixer et les photographies tremblent trop sur l'écran...

On annonce encore un concours de la plus belle femme de France. A quand le tour des hommes? Nous montrons ici le comité protestataire.

LE GRAND JEU



CLICHÉ PATHÉ

Sur les rails, ses complices étendirent le malheureux Ralph.

Blake était homme à tenter un aussi audacieux projet.

— Remontez en voiture ! ordonna-t-il à ses compagnons.

— Que comptes-tu faire ? interrogea Betty, avec un peu d'inquiétude...

— Tu le verras bien !...

Il avait prononcé ces mots avec une telle autorité que personne n'osa demander d'autres explications et qu'aucun de ses complices ne songea même à protester.

Il revint alors en arrière. Il prit du champ : puis, cramponné au volant, il lança l'automobile à une allure folle vers le précipice.

Les voyageurs, comprenant le projet de leur chef, se cramponnaient, muets et glacés, de leurs mains crispées à la voiture.

Mais tel était l'ascendant de celui-ci sur eux qu'aucune parole de révolte ne sortit de leur bouche. Ils avaient fermé les yeux, leur cœur ne battait plus, et il leur semblait que tout leur sang refluait à leurs tempes.

L'auto arriva comme une trombe sur le pont et, emportée par son élan, traversa la rivière d'un bond fantastique, comme Blake l'avait prévu, et vint retomber de l'autre côté.

— Hip, hip, hurrah ! s'écrièrent les quatre

voyageurs, qui avaient instantanément retrouvé leur aplomb...

Ralph, cependant, était sur leurs traces...

Il parvint à son tour sur le bord du précipice. Mais il était hypnotisé par la course affolante à laquelle il se livrait au point de ne s'apercevoir que la moitié du pont s'était écroulée que quand la motocyclette, emballée à toute vitesse, se trouva de l'autre côté après avoir accompli, à travers le vide, la même parabole que l'auto.

— All right ! murmura-t-il sans manifester la moindre émotion, aujourd'hui, j'ai de la chance !...

Il avait repris sa poursuite échevelée.

Mais Jim, tout à coup, l'avait reconnu de loin et immédiatement avait donné l'alarme.

— Lui ! s'était-il écrié, suffoqué de stupeur. Patron, regardez là-bas... au tournant de la route... c'est bien lui !... Il s'est échappé !... Ah ! l'animal !...

— Elle est raide, celle-là ! gronda Blake, blême de colère. Comment a-t-il fait ? C'est donc un véritable passepartout que ce damné individu ?

Et il ajouta d'une voix rageuse :

— Je vais lui faire mordre la poussière, à ce mauvais bougre ! Il s'est assez payé ma tête !...

Il avait arrêté la voiture.

— Venez ! commanda-t-il à ses compagnons... Ils sautèrent tous à terre et coururent, derrière lui, se cacher dans les fossés qui bordaient le talus du chemin de fer qu'ils longeaient à ce moment.

Ralph avait rejoint l'auto. A sa grande surprise, il la trouva vide. Qu'étaient devenus ses adversaires ? Avaient-ils eu une panne, et l'avaient-ils abandonnée pour fuir plus vite ? Il était descendu de la moto pour examiner les lieux.

Mais, à cet instant même, Blake et Jim bondissaient des taillis et se jetaient sur lui, pendant que le « Rat », arrivé par derrière, lui assénait un formidable coup de crosse de revolver qui e fit rouler, assommé, sur le sol.

SIXIÈME ÉPISODE

Tombé du Ciel

PREMIÈRE PARTIE

Un Visage, Deux Cœurs

I. — Le détective Bullock

Lorsque Ralph, pour échapper au détective chargé de le ramener à New-York, lui eut faussé compagnie en se jetant, d'un bond désespéré, dans la rivière, son gardien, ne se sentant pas l'audace de le suivre, s'était précipité sur la sonnette d'alarme, dans un geste instinctif.

Cent mètres plus loin, le train lancé à toute allure s'arrêtait brusquement, au grand émoi des voyageurs.

Mais ç'avait été en vain que le policier avait cherché des traces de son prisonnier : celui-ci avait disparu et était sans doute loin maintenant.

Il ne pouvait immobiliser plus longtemps le convoi pour explorer les environs ; il n'avait plus qu'à continuer sa route vers New-York et aller raconter, en se frappant la poitrine et en faisant son *mea culpa*, son aventure à ses supérieurs.

— Pour moi, conclut-il, ce damné individu n'a pu que se rompre les os dans sa chute, et son corps a été emporté par les eaux... c'est ce qui explique que je ne l'ai pas retrouvé !... Un jour, on nous avisera qu'on a découvert un cadavre quelque part... et nous en serons débarassés !...

Cette façon très simple d'arranger les choses n'avait pas, cependant, été entièrement du goût du chef de la police.

Il infligea une vigoureuse semonce à son subordonné.

— Mister Bullock, lui dit-il sévèrement, cette manière de terminer une affaire est tout à fait insuffisante... c'est le calcul des probabilités !...

— Ligotez-le ! ordonna l'aventurier...

Tandis qu'aide de Betty ils s'empresaient d'obéir et, prenant dans l'auto un paquet de cordes, le liaient solidement, un sourire sinistre passa sur le visage de Blake.

Il venait d'apercevoir à l'horizon le panache blanc d'un train qui arrivait, et un projet satanique était éclos dans son cerveau.

Sur les rails, ses complices étendirent le corps du malheureux Ralph, qui n'avait pas encore repris ses sens.

Puis, tous, remontant dans l'auto, s'éloignèrent à toute allure, sans même retourner la tête.

Les roues de la locomotive allaient faire le reste...

Il faut absolument en finir avec ce crime... La presse commence, sans aménité, à nous le rappeler... C'est vous que je charge de ce soin... Puisque vous avez, par votre faute, laissé échapper l'assassin présumé de Georges Harding, je vous offre le moyen de vous réhabiliter à mes yeux : au lieu d'être mis à pied... recommencez l'enquête depuis le début et apportez-moi dans le plus bref délai vos conclusions.

L'autre joignit les talons, porta la main à sa casquette et répartit simplement :

— Bien, chef !...

Il n'avait qu'à obéir de son mieux, et à reprendre toute l'affaire. Ce fut ainsi qu'il apprit l'alibi invoqué par Ralph pour prouver son innocence.

Il décida alors de se rendre chez M. Morton pour l'interroger. Mais, à River-Side, on lui dit que celui-ci se trouvait pour le moment à Pealm-Beach.

Le lendemain, il arrivait au Royal-Hôtel et faisait demander à l'industriel la faveur d'un rapide entretien.

M. Morton lisait tranquillement son journal dans le hall. Il se leva et, allant au-devant du détective, l'accueillit avec sa bonne grâce habituelle.

Bientôt, assis en face de lui, celui-ci lui exposait le motif de sa visite.

Mais, comme il lui disait :

— Je transférerais à New-York ce Ralph Gordon, lorsque, échappant à ma surveillance, il sauta du train...

D'un geste, son interlocuteur l'interrompit :

— Votre récit, monsieur, intéresserait beaucoup ma fille. Voulez-vous me laisser la prévenir ?...

Maud s'était retirée discrètement à l'arrivée du policier. Elle s'était assise un peu plus loin. Sur un signe de son père, elle accourut.

— Mon enfant, lui dit-il, reste un instant avec nous... M. Bullock va nous donner des nouvelles de notre Gordon...

Un flot de sang empourpra les joues de la jeune fille. Une vive émotion se peignit sur ses traits. Son cœur se mit à battre précipitamment.

— Hélas ! mademoiselle, fit le policier, je crains qu'elles ne soient pas fameuses !...

— Parlez, monsieur... Que lui est-il arrivé ?... Est-il encore vivant ?...

Il hochait la tête avec scepticisme :

— Je n'ose pas vous l'affirmer, mademoiselle !... Mais si vous voulez me le permettre, ajouta-t-il, je continuerai le récit que j'ai commencé à monsieur votre père...

Maud l'écoutait, toute frissonnante d'angoisse, faisant un violent effort pour conserver son calme.

L'affirmation du détective, qui l'avait vu disparaître dans la rivière, l'emplissait d'une anxiété insurmontable.

Elle connaissait le jeune homme, sa hardiesse, sa vigueur exceptionnelle et son sang-froid.

Il n'avait certainement tenté l'aventure qu'avec la certitude absolue d'en sortir sain et sauf. Seulement, ses forces avaient pu le trahir... le hasard lui être contraire... un événement imprévu surgir !...

Et le doute lui-même était encore ce qu'il y avait de plus horrible !

— Le pauvre garçon ! murmura-t-elle...

La souffrance intérieure qui l'étreignait avait une acuité telle qu'elle pensa défaillir. Elle sentit qu'il lui était impossible d'en entendre davantage.

Pâle comme une morte, elle se redressa :

— Mon père, fit-elle, excusez-moi de vous laisser continuer seul avec Monsieur... Je suis très fatiguée aujourd'hui, et j'ai besoin de repos... Mais, reprit-elle, en retrouvant un peu d'énergie, dites bien que nous croyons de toute notre âme à l'innocence de M. Gordon et que nous le considérons comme un parfait gentleman, incapable d'une mauvaise action... moins encore du crime abominable dont il est accusé !...

Elle s'inclina légèrement devant le policier et se retira, suivie des yeux par celui-ci qui songeait en lui-même, en hochant la tête :

— Elle l'aime !... Cela est évident... Comment ce détail a-t-il échappé à l'enquête ?...

En venant lui demander un alibi, notre gaillard savait bien ce qu'il faisait... et cependant, elle n'a pas osé mentir en le lui fournissant... Pourquoi ?...

M. Morton l'arracha à ses réflexions :

— Voulez-vous que nous continuions ? demanda-t-il. Je vais, à mon tour, vous raconter tout ce que je sais de cette étrange affaire... Il y a un point sur lequel je tiens à attirer votre attention... une femme y est mêlée qui ressemble à ma fille d'une façon tellement extraordinaire que tous ceux qui l'approchent s'y laissent prendre !... Et je crois que si on parvenait à éclaircir son rôle dans le crime de Brooklyn, l'enquête ferait un pas considérable !...

Le détective l'écoutait avec une attention

grandissante. C'était la première fois qu'il entendait parler ainsi. Cela lui semblait tellement extraordinaire, à première vue, que s'il n'avait pas tenu M. Morton pour un homme d'une réputation inattaquable, il se fût demandé ce que cachait cette singulière évocation d'un sosie de miss Morton, que l'on pouvait impunément charger de tous les forfaits.

— Mais, objecta-t-il, quelle est cette femme ?...

Les deux interlocuteurs s'étaient levés. Ils avaient, tout en continuant leur entretien, gagné le magnifique parc de l'hôtel et s'étaient engagés dans une allée bordée de palmiers qui agitaient, au souffle de la petite brise du soir, leurs larges mains vertes que le soleil couchant cuivrait de reflets d'or.

— Qui elle est ? répondit soucieusement M. Morton... Hélas ! je l'ignore !... Mais un seul homme pourrait vous renseigner à ce sujet, c'est M. Gordon justement... Il a été la première victime de cette étrange ressemblance... D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai tellement le pressentiment qu'une toute la clé du mystère que nous cherchons à éclaircir réside dans cette créature, que je promets dix mille dollars à la personne qui réussira à lui mettre la main au collet une bonne fois !...

La prime était alléchante. Les idées du détective furent soudain bouleversées. Il se sentit tout prêt à aider M. Morton au lieu de le suspecter.

— Croyez, monsieur, dit-il avec empressement, que désormais tous mes efforts tendront vers ce but !... Mais, veuillez, je vous prie, reprendre votre récit... le plus petit détail peut m'être utile !... Vous me disiez que vous étiez tranquillement chez vous, quand M. Ralph Gordon, que vous n'aviez jamais vu jusque-là, y avait fait irruption, accompagné de policiers, réclamant de mademoiselle votre fille qu'elle établisse son innocence en certifiant que, pendant qu'on assassinait chez lui M. Harding, il la reconduisait jusqu'à la porte de votre villa ? Et selon vous, n'est-ce pas, ce serait l'autre, le sosie, la complice des meurtriers, qu'il accompagnait ?...

II. — Le banc rustique

Tandis que, bourrelée d'angoisse, Maud songeait à lui, Ralph, étendu sur le ballast, allait être victime de l'effroyable attentat de Blake et de ses complices.

Le train approchait rapidement.

Son panache blanc apparaissait à l'horizon, s'estompait dans le ciel limpide en volutes épaisses.

Quelques secondes encore, l'irréparable allait être accompli.

Mais il était écrit au livre de la Destinée que Ralph ne devait pas mourir encore.

Le mécanicien qui, à l'approche de la courbe que faisait la voie à travers la campagne, avait penché la tête hors de la machine, avait aperçu le corps du jeune homme étendu sur la voie.

Il s'empressa de renverser la vapeur et de faire fonctionner les freins.

Dans un sourd grondement de ferraille, le train s'arrêta brusquement, patinant sur ses roues. Il était temps. Un mètre encore, et Ralph était effroyablement broyé.

Sautant à terre, le chauffeur et le mécanicien s'élançèrent vers lui, et ne purent retenir une exclamation de surprise :

— Evanoui ! constata l'un d'eux.

— Aucune blessure apparente ! continua l'autre...

— Regarde comme il est ligoté solidement !...

On l'aura déposé sur le ballast dans l'espoir que nous lui passerions dessus.

— Et ça a bien failli ! Le pauvre bougre...

Le conducteur du train s'était approché pendant ce court dialogue pour voir ce qui se passait.

— Il s'agit évidemment d'un crime ! apprécia-t-il à son tour. Mais il ne servirait à rien de nous attarder... hissons-le dans mon fourgon... je lui donnerai des soins...

Quelques minutes plus tard, tandis que le convoi était reparti à toute vitesse, Ralph ouvrait les yeux et reprenait peu à peu ses sens.

— Où suis-je ? interrogea-t-il regardant avec effarement autour de lui.

— Vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle ! lui répondit le conducteur... Ah ça ! que vous est-il donc arrivé ?... Qui vous a placé, lié étroitement, sur la voie ?...

Ralph avait plus d'un motif pour ne pas dire toute la vérité.

— J'ai été attaqué, expliqua-t-il, par une bande de malfaiteurs de grand chemin, qui voulaient me voler... Après m'avoir dépouillé, ces misérables ont essayé de se débarrasser de moi de la façon que vous savez... Mais, ajouta-t-il, quand il eut terminé son récit, n'avez aucune crainte, aussitôt parvenu à la première station, je vous promets bien de déposer contre eux une plainte en règle !...

Toujours sous le coup d'un mandat d'arrêt, le jeune homme ne tenait aucunement à aller exposer à la police l'attentat dont il avait été victime.

Il ne s'arrêta pas en chemin, et fila tout droit vers Palm-Beach, où il savait retrouver Maud.

Depuis le départ pour New-York du détective, muni des renseignements qu'il était venu chercher, la jeune fille était inconsolable à l'idée que Ralph avait pu périr dans son effroyable chute dans la rivière.

C'était en vain que M. Morton essayait de la raisonner.

— Ma chérie, lui disait-il affectueusement, il ne faut pas désespérer ainsi !... Rien ne nous prouve que M. Gordon n'est pas sauvé... C'est un gaillard, tu le sais, capable de se tirer des situations les plus périlleuses...

Elle murmura doucement :

— S'il était sauvé, mon père, pourquoi nous laisserait-il sans nouvelles ?

Une petite larme perla à ses longs cils d'or. Jamais elle n'avait senti avec une telle intensité la place que le jeune homme tenait maintenant

dans sa vie, et il lui semblait que si elle le perdait, c'était tous ses espoirs, toute sa raison de vivre, tout son bonheur futur qui s'effondraient brusquement.

M. Morton l'enveloppait d'un regard attendri comme s'il soupçonnait déjà cet amour grandissant de jour en jour, qu'elle n'osait lui avouer encore. Alors elle fit un effort sur elle-même et lui répondit avec calme :

— Vous avez raison, mon père... il faut avoir de la patience !...

— Et de la confiance, mon enfant...

Mais, un matin, tandis qu'elle se promenait mélancoliquement dans le jardin de l'hôtel, elle éprouva soudain une violente émotion et dut faire appel à toute son énergie pour ne point défaillir.

Ralph se dirigeait vers elle.

— Vous ! s'écria-t-elle, secouée d'une exaltation folle. Vous !... Vivant !...

— Oui, ma chère amie, répondit-il avec un sourire heureux... moi... vivant !... et pas trop mal en point, ma foi, c'est ce qui a été le plus difficile... Et il m'a fallu une rude chance pour échapper à la mort !...

Profondément touché de son affectueux accueil, il lui avait pris les mains et les serrait avec tendresse entre les siennes, sans trouver aucune parole capable de lui dire son bonheur de la revoir.

Une impression indéfinissable faisait trembler la jeune fille malgré elle. Tout tourbillonnait devant ses yeux, comme si elle venait d'être brusquement plongée dans une irradiante lumière, succédant à une obscurité profonde.

— Vite ! implora-t-elle, contez-moi cela... J'ai été si inquiète... ignorant tout de vous... et redoutant le pire...

Ils s'étaient assis sur un banc rustique, au pied d'un caïlléda géant, dont le feuillage épais les protégeait contre les rayons trop ardents du soleil.

— Figurez-vous, continua-t-elle, que nous avons eu la visite du détective chargé de vous reconduire à New-York... Il nous avait appris que vous aviez dû vous tuer en sautant dans la rivière pour lui échapper !... Jugez ainsi de mon tourment..

Il l'interrompit en riant :

— Si ce n'était que cela !...

Il commença le récit des dramatiques aventures d'où il n'était sorti que par miracle. Mais elle ne l'écoutait que distraitemment. Il était là, près d'elle. Cette voix, qu'elle entendait, c'était la sienne. Cette main qui pressait amoureusement ses doigts tremblants, c'était sa main. Que lui importait le reste ? Elle s'abandonnait, les yeux mi-clos, à la douceur quiète de la joie qui l'enveloppait toute entière.

Il terminait, quand elle s'écria, soudain comme si, depuis quelque temps, elle suivait une idée :

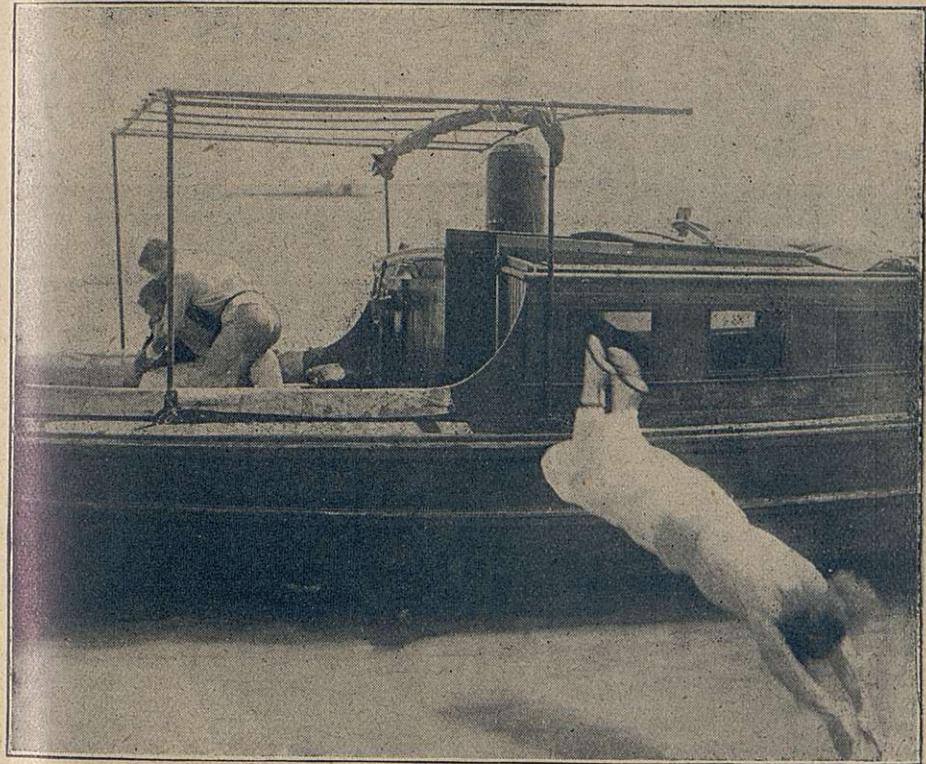
— Ecoutez-moi, mon ami... J'ai songé à quelque chose... Que vous ne soyez pas coupable, mon père et moi nous n'en doutons pas, vous le savez... Seulement, puisque vous avez

besoin d'être libre pour démasquer vos adversaires, c'est la justice qu'il s'agit maintenant de convaincre... D'ailleurs, vous ne devez pas continuer à mener cette existence de bête traquée, c'est trop injuste !... Voulez-vous donc que j'aille trouver la police ?... Je lui dirai que c'est moi, en effet, que vous avez accompagnée jusqu'à ma porte le jour du meurtre de Harding et que votre alibi est exact... Je dénicherai bien quelque raison pour expliquer pourquoi je ne l'avais point avoué jusque-là...

Il la regarda, tout ému, puis il secoua négativement la tête :

— Aide-toi, le ciel t'aidera, n'est-ce pas, Maud ?... Aussi vais-je tenter l'impossible pour mettre fin à mon intenable situation !... Et, soutenu, encouragé par votre affection, je sens que j'aurai tous les courages !... Mais laissons cela pour le moment... et causons un peu de vous, mon amie... Vous plaisez-vous à Palm-Beach ?...

— Oh ! répondit-elle, si j'avais été disposée à m'amuser, ce ne sont pas les plaisirs qui auraient manqué... Il y a ici toutes les distractions qu'on peut désirer... un dancing au casino, avec deux jazz-bands et un orchestre hawaïen... On y danse du matin au soir et presque du soir au



CLICHÉ PATHÉ

Maud, maîtrisée par les deux bandits.

— Non ! répondit-il, avec énergie... Il ne faut jamais mentir, mon amie... même pour me sauver... Je suis infiniment touché de votre offre si sincère... Je suis certain que votre démarche aurait un résultat efficace... Mais je n'entends devoir ma liberté qu'à la vérité seule... et je suis persuadé que M. Morton serait de mon avis !...

— Vous êtes un loyal et honnête garçon, Ralph. Que Dieu vous conduise !...

Il avait, tout en parlant, passé tendrement un bras derrière la taille fine de sa compagne, et elle s'abandonnait ingénument à cette douce étreinte, qui les rapprochait davantage l'un de l'autre, tandis qu'il continuait gravement :

matin !... Cela devient de la frénésie... Des vedettes à pétrole sont amarrées à la jetée pour les gens qui aiment les excursions en mer... Il y a même un hydravion sur la plage, tout prêt à vous procurer des émotions aériennes, à trois mille pieds au-dessus de la ville, pour cinquante dollars l'heure... Ah ! reprit-elle, en souriant, j'allais oublier de vous dire que toute la gentry se donne rendez-vous le matin au golf... Le terrain est, paraît-il, remarquablement aménagé... Je n'ai guère eu le temps, d'ailleurs, de m'inquiéter de tout cela... j'étais trop inquiète de votre absence !... Sans quoi, j'aurais été certainement faire quelques parties... C'est mon sport favori !...

Il serra plus tendrement encore la jeune fille contre lui, puis affectant le ton le plus sérieux :

— Eh bien, puisque je suis maintenant ici, bien en vie, je vous offre, miss Morton, un match de golf !

— J'accepte le défi, répondit-elle, partageant sa gaieté. Et dès demain matin, monsieur Gordon !... Je vais aller téléphoner pour retenir des caddies !...

Et, comme de grands enfants, ils se mirent à rire l'un et l'autre...

Cependant, tandis qu'ils devisaient amicalement ainsi, un homme, le feutre soigneusement rabattu sur son visage, s'était glissé avec précaution derrière le caïcédra, et l'oreille tendue, ne perdait pas un mot de la conversation. C'était Jim !

III. — Un nigaud

La caractéristique de Blake était la ténacité. Cet escroc de haut vol, qui employait à ses louches besognes plus d'intelligence qu'il n'eût fallu à un honnête homme pour réussir, n'abandonnait jamais ce qu'il avait entrepris, et on eût dit que les obstacles dressés sur sa route ne faisaient que l'exciter davantage.

Élegant naturellement, beau parleur, d'une allure extérieure de parfait gentleman, il eût pu, tout comme un autre, trouver sa place à Wall-Street et, dans ce pays du businessmen, devenir un de ces industriels qui gravissent rapidement tous les échelons de la fortune.

Il avait préféré demeurer en marge du Code, mettant beaucoup plus d'ingéniosité à échapper à la police et à vivre de ces problématiques ressources après lesquelles il courait perpétuellement au milieu des individus suspects et tarés dont il s'entourait, que pour tenir au soleil une place honorable, qu'avec toutes ses qualités, dont il méusait, la société ne lui eût certainement point marchandée.

Pour le moment, il avait décidé en lui-même de jouer le *Grand Jeu*, et rien ne lui eût fait abandonner la partie commencée.

Jusqu'à présent, sans doute, la chance lui avait été défavorable. Était-ce une raison pour abandonner les cartes ? Il ne le pensait pas.

Il était impossible que la veine ne tournât point. La série noire ne durerait pas éternellement. Il ne trouverait pas toujours dans les mains de ses adversaires des atouts supérieurs aux siens.

L'enjeu était trop considérable pour qu'il se fassât abattre ; ce que la déveine lui avait fait manquer à Gold Mountain, pourquoi ne le réussirait-il pas à Palm-Beach ?

Il enlèverait Maud et lui substituerait sa sosie. C'était la première chose à faire. Ensuite, on verrait. Les événements le guideraient. Betty était une fille habile et adroite. Elle l'avait déjà montré. Il pouvait s'en rapporter à elle.

C'était pour cela que, résolu à en terminer cette fois, coûte que coûte, Blake s'était installé aux environs du Royal-Hôtel.

Après s'être débarrassé en route de Ralph de

la plus effroyable façon, il avait, ainsi qu'il l'avait prudemment décidé, déposé chacun de ses complices dans une station différente de la ligne de Floride et, de crainte que leur présence dans un hôtel ne fût remarquée, les avait retrouvés tous les trois, dans une petite villa discrète que son ami Théo lui avait procurée.

Aussitôt, alors, il avait commencé à tendre sa toile, comme une araignée patiente à la poursuite de sa proie, et, selon son procédé habituel, avait envoyé Jim, assez adroitement grimé, une moustache sous le nez et un lorgnon dessus, surveiller les abords du Palace et étudier les habitudes de ses hôtes.

Jim était arrivé après le départ du détective. Il connaissait bien Bullock, qui l'avait arrêté quelques années auparavant. S'il l'avait vu dans le jardin, en compagnie de l'industriel, tout était changé. S'imaginant que M. Morton avait fait appel à la police et placé sa fille sous la garde d'un détective, Blake eût hésité, peut-être, à mettre à exécution son plan, et aurait attendu un moment plus favorable.

Mais les bandits descendaient du train qui les amenait à Palm-Beach, tandis que le policier rentrerait à New-York, à la recherche d'un mandat d'amener contre la sosie inconnue de miss Morton.

Aucun obstacle ne semblait donc se dresser devant Blake et il s'en réjouissait avec ses escarpes.

Seule, elle ne partageait point la satisfaction générale. Elle était nerveuse, agacée, impatiente. L'ordre de l'aventurier de ne pas quitter le cottage avant qu'elle pût prendre la place de Maud lui pesait trop lourdement déjà.

Dès le lendemain de leur arrivée, plantée devant lui, les bras croisés, avec un regard de défi, elle s'était révoltée :

— Est-ce que ça va recommencer ici comme à Gold Mountain ? gronda-t-elle... On va me garder en cage ainsi qu'un canard ?... Ce n'est pas la peine de se trouver sur une plage chic pour demeurer, de nouveau, enfermée toute la journée dans cette boîte !... J'ai envie de prendre des bains, moi !... d'aller au Casino !... de jouer au poker !... de danser !... et de flirter !...

— Betty, avait interrompu sévèrement Blake, quelle mouche te pique encore ?... N'as-tu pas la patience d'attendre quelques jours ?... Ne songes-tu pas, malheureuse, qu'il s'agit de millions... de millions, tu entends ? espèce de folle !... qui sont là, à portée de notre main... Elle avait tapé du pied avec humeur :

— Ah ! avait-elle répliqué, tes millions !... Tu en parles toujours, mais on ne les voit pas souvent !... Et pendant ce temps-là ma jeunesse fiche le camp !... C'est beau d'être riche, avait-elle continué, plus aigrement, mais la rigolade, ça a son prix !... La fortune, c'est indispensable quand on a plus de rides que de dents !... A mon âge, on aime mieux s'amuser !...

— Betty !...

— Et puis, au total, j'en ai ma claque, mon vieux... J'ai dans l'idée de me promener, et rien ne m'en empêchera... Tant pis pour ceux

que cela gêne !... Si on me le défend, je le fais tout de même... et si on ferme la porte, je passe par la fenêtre... Si cela cause du scandale, je m'en moque !... Je vous plaque tous, par-dessus le marché !

Blake savait qu'elle était fille à agir comme elle le disait, en coup de tête.

Cet homme, qui se sentait de taille à lutter contre toute la police de New-York, et auquel trois adversaires armés de brownings n'eussent pas fait peur, avait tremblé devant cette gamine butée et exaspérée.

Il n'avait pas osé lui résister ni user trop énergiquement envers elle de son autorité.

— Si tu sors ! s'était-il contenté de répartir en baissant la voix, au moins, ne te montre pas dans les endroits que doit fréquenter miss Morton. Puisque tu as besoin de prendre l'air, va faire un petit tour dans la campagne ! Là, nous pouvons avoir la chance que personne ne te rencontre !...

Betty avait compris la justesse de ce conseil. Au fond, elle tenait aux millions promis. Elle avait confiance dans l'entreprise audacieuse de son complice.

— C'est entendu, avait-elle répondu simplement.

Et, comme elle l'avait résolu, elle était partie. En élégant costume de serge blanche, qui faisait ressortir la sveltesse de sa taille, elle allait devant elle, riieuse et légère, dans cette campagne magnifique qui entoure Palm-Beach, au hasard des longues allées ombragées par cette végétation exotique à laquelle convient le climat tempéré de la Floride.

Il faisait, ce matin-là, un temps radieux. L'or du soleil semblait pleuvoir sur le sol, à travers les branches feuillues des arbres. Dans l'azur immaculé, passaient des vols d'oiseaux de mer, le piquant d'innombrables taches blanches.

Betty s'abandonnait à la joie de respirer à pleins poumons cet air pur et tiède qui la changeait de l'atmosphère lourde des rues de Brooklyn.

Tout à coup, elle poussa un cri et s'arrêta. Débouchant d'un massif, un gros chien se jetait dans ses jambes ; non pour mordre, mais pour jouer. Néanmoins, il était si grand et si vif qu'elle faillit tomber à la renverse.

En même temps, un appel sévère se faisait entendre :

— Bobby ! ici !

Et un jeune homme était apparu. Tout confus de la brusquerie de sa bête, il s'excusait de son mieux :

— Je vous demande mille fois pardon, mademoiselle... Bobby n'est pas méchant, mais il est jeune. Il ne vous a fait aucun mal, au moins ?

Mais soudain il se tut. La beauté et la grâce de Betty venaient de le frapper subitement. Sa capeline de paille mauve donnait aux cheveux blonds de la promeneuse un éclat d'une douceur étrange, et à son teint clair une fraîcheur ravissante.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, tout ému de sa découverte, si vous vouliez bien me par-

donner cet incident si fâcheux, je serais presque tenté de le bénir pour m'avoir procuré le plaisir de faire votre connaissance... Vous demeurez, sans doute, au Royal-Hôtel ?...

Betty ne tenait aucunement à continuer une pareille conversation avec cet inconnu. Il fallait se débarrasser le plus vite possible de l'importun. Aussi s'empressa-t-elle d'abonder dans son sens.

— En effet, monsieur...

— Moi aussi !... Quelle chance !...

C'était le fils d'un riche industriel de Washington, traînant, dans la plage à la mode, une intelligence qui n'allait guère au delà du tennis et de l'auto.

— Alors, continua-t-il en souriant d'un air nigaud, si vous me le permettez, mademoiselle, j'aurai le plaisir de vous y saluer ?

— Certainement, monsieur...

Et, dans un froufroutement de jupes, elle s'enfuit légèrement, laissant tout déconcerté son compagnon, qui murmurait avec admiration en la suivant des yeux :

— Exquise !... Délicieuse !... Ma parole, j'en suis toqué... Il faut absolument que je la revoie !...

— Saprستي, songeait Betty de son côté, en s'éloignant rapidement... J'ai eu bien peur que cet idiot-là ne devint collant... Fred ne dira plus que je ne suis pas prudente. Pour peu que j'y eusse mis du mien, c'était peut-être un riche chopin que je trouvais sur ma route... Dire, ajouta-t-elle en s'esclaffant, qu'il me prenait pour une jeune fille du monde !... Il a le coup d'œil !... Heureusement qu'il y a encore des poires de ce genre ici-bas !...

Comme elle regagnait enfin le cottage, Jim venait d'arriver.

Il était tout essoufflé d'avoir couru et son visage exprimait la plus vive agitation.

— Patron, s'écria-t-il en tombant sur une chaise... Ralph Gordon...

— Eh bien, quoi ?... Qu'y a-t-il ? interrogea l'autre, le regardant avec surprise. Qu'as-tu avec le Gordon ?...

— Patron, ce bougre n'a pas fini de nous en faire !... Vous l'avez croqué mort, hein ?...

Un ricanement sinistre plissa le visage de son interlocuteur et un mot fusa de ses lèvres :

— Plutôt !...

— Eh bien, patron, reprit Jim d'une haleine, pas du tout !...

Blake sursauta et, enveloppant son complice de son regard aigu :

— Comment, pas du tout !...

— En ce moment, le Gordon est occupé, dans le jardin de Royal-Hôtel, à flirter avec miss Morton...

— Enfer et damnation ! rugit l'aventurier, ivre de colère et de dépit, il nous aurait encore échappé ?... Le train l'a épargné ?... Tu es fou, n'est-ce pas... ou tu te fiches de moi ?...

— Y a pas d'erreur possible... J' suis d'attaque, patron !... Et si vous voulez savoir tout ce que j'ai ouï, apprenez qu'il fera demain avec elle un match de golf !...

Les yeux de Fred lançaient des éclairs. D'un

pas furieux, il arpentait la pièce et ses doigts claquaient rageusement :

— Ah ! elle est raide, celle-là ! gronda-t-il. Il ne nous manquait plus que cela !... La canaille !... Il s'en est encore tiré !...

Et, apercevant à cet instant Betty qui rentrait :
— Tu arrives à propos, ma fille !... Il s'agit bien d'aller se promener et de se donner du bon temps ! Ecoute un peu ce que Jim me rapporte !...

Cependant, tandis qu'il la mettait au courant de la chance inespérée à laquelle leur adversaire devait la vie, il se produisit, dans le jardin du Royal-Hôtel, un petit incident auquel Betty était loin de s'attendre, comme conclusion de sa rencontre de l'après-midi.

Le hasard fit que le galant possesseur du chien se trouva brusquement en présence de Maud demeurée seule un instant, tandis que Ralph Gordon allait chercher M. Morton.

— Vous ! s'exclama-t-il joyeusement, en s'approchant, la bouche en cœur. Quel heureux hasard ! Quelle bonne fortune !... Je n'aurais pas osé vous revoir si tôt !...

— Mais, monsieur, protesta la jeune fille, se reculant tout effarée, je ne sais pas qui vous êtes !...

— C'est vrai !... Je vous ai si rapidement entrevue que j'ai oublié de me présenter... James Freeman, de Washington... Maintenant, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas gentil de ne pas vouloir me reconnaître !...

Maud était loin de soupçonner la part qu'avait prise son sosie à cet imbroglio, et que c'était elle qui en était la cause.

Elle répondit sèchement, pour se débarrasser de l'importun :

— Laissez-moi, monsieur, je vous prie...

— Oh ! mademoiselle... en quoi ai-je pu vous mécontenter ? Pourquoi ce changement de ton ?... Vous étiez plus aimable pourtant, tantôt, quand vous aviez peur de mon chien !...

De plus en plus étonnée, la jeune fille allait peut-être, poussée par la curiosité, lui demander une explication, quand Ralph apparut, sur le perron de l'hôtel, un peu surpris de la voir avec cet inconnu qui semblait trop empressé auprès d'elle.

Il s'approcha, les sourcils froncés.

Et il avait un air si agressif que l'autre jugea inutile d'insister davantage. Il pressentit qu'il venait de se rendre coupable de quelque formidable gaffe et, se hâtant de s'excuser auprès de son interlocutrice, la salua et s'éloigna rapidement, sans demander son reste.

— Voilà qui est bizarre ! songea Ralph, pendant que sa compagne lui contait cette petite scène.

Et, aussitôt, dans sa pensée, surgit le souvenir du sosie de Maud.

Cet imbécile venait-il à son insu, par une erreur que lui faisait commettre cette extraordinaire ressemblance, de les avertir qu'elle était là, l'autre, sans doute avec ses misérables complices ?...

DEUXIEME PARTIE

L'Hydravion

I. — Une partie de Golf

Habitué aux coups les plus hardis, Blake ne laissait jamais rien au hasard.

C'était un maître en la matière et un chef aussi sagace qu'audacieux, sous sa fausse allure de gentleman, qui étudiait, calculait, préparait ses coups, et si, jusqu'à présent, dans son entreprise contre M. Morton, la chance l'avait obstinément desservi, il n'en était pas moins exact qu'il avait toujours cherché à mettre tous les atouts dans son jeu.

Mais il n'y a rien à faire contre la fatalité, quand elle s'acharne à se dresser contre quelqu'un.

Après le dépit que lui avait causé, tout d'abord, la nouvelle que, contre toute certitude, Ralph avait encore échappé à la mort, un moment découragé, il s'était vite repris.

Il n'interrompait pas l'œuvre commencée ! Ralph était sauvé ? Tant mieux pour lui ! Mais qu'importait ! N'était-il pas de taille à tenir tête à cet adversaire ?

Cela n'avait rien qui pût l'effrayer. La difficulté d'arriver à son but serait plus grande, et voilà tout ! Allait-il se laisser abattre par cet incident ? Devant la difficulté, l'aventurier retrouvait son sang-froid et son énergie, et se sentait prêt, une fois de plus, à la lutte.

Il s'était fait répéter, mot par mot, par Jim, la conversation que celui-ci avait entendue entre les deux jeunes gens, au pied du caillédra.

Il avait appris ainsi comment Ralph avait échappé au détective chargé de le conduire à New-York et de quelle façon il avait été épargné par le rapide.

Mais une seule chose l'intéressait : c'était l'annonce de la partie de golf pour le lendemain.

Il s'était assis dans un fauteuil et, la tête dans ses mains, dans une pose qui lui était familière, réfléchissait longuement à ce qu'il devait faire.

Ses complices attendaient en silence qu'il leur adressât la parole : quand le chef méditait ainsi, c'était que quelque projet important s'élabore dans son cerveau.

Seule, Betty, dans un coin de la pièce, semblait se désintéresser tout à fait de ce qui se passait autour d'elle.

Elle n'avait pas osé raconter à Fred la petite aventure qui venait de lui arriver avec l'homme au chien, de peur qu'il ne la morigénât avec raison : se faire remarquer est, pour ceux qui ont besoin de demeurer dans l'ombre, l'imprudence qu'il faut se garder de commettre.

Elle ne tenait pas en place, comme d'habitude. Elle faisait claquer nerveusement ses doigts.

Elle esquissait des pas de fox-trott. Elle fredonnait à mi-voix des airs de matchiche.

— Ah ça, gronda tout à coup Blake, impatienté, est-ce fini ? En vérité, ma petite, tu nous cours sur le kiki !... Ma parole, on dirait que

Mademoiselle ne daigne plus prendre aucun intérêt à nos affaires...

Il l'enveloppa de son regard incisif, qui semblait vouloir plonger jusqu'au fond d'elle-même :

— C'est ta dot que je gagne en ce moment. Cependant, ajouta-t-il, t'as pas l'air de t'en douter !...

Songeant à l'inconnu si galant et si empressé avec lequel il ne tenait qu'à elle d'ébaucher un flirt, elle gouailla :

— Oh ! un mari riche, j'en trouverai bien un quand je voudrai !...

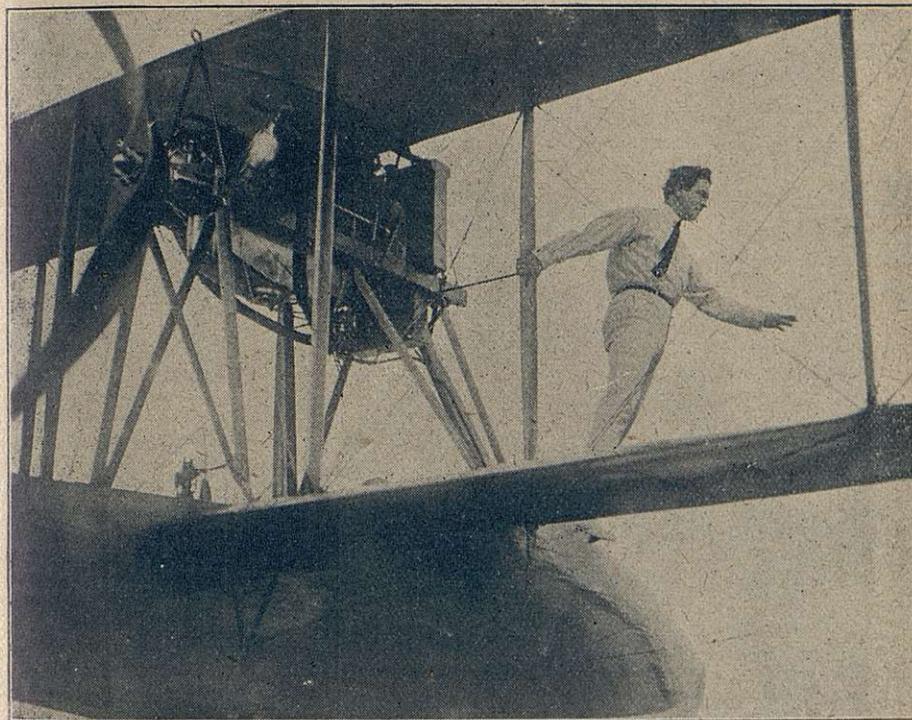
— Jim, dit-il, tu as bien entendu ?... Tu en es sûr ?... Ils seront demain matin au golf ?

— Tous les deux, patron. Des caddies sont retenus !...

— Parfait ! En ce cas, écoute. Mets-toi tout de suite en campagne. Procure-toi une automobile, une bonne petite voiture que je pourrai conduire moi-même...

— Bien, patron !...

— Ensuite, va retenir, pour demain matin, une des vedettes à pétrole amarrées à la jetée... Loue-la pour deux ou trois jours... Donne le



CLICHÉ PATHÉ

Debout, à côté de la nacelle, Ralph guettait.

Il hocha la tête, et d'une voix ironique :

— Je le sais bien !... Avec une frimousse comme la tienne, il serait malheureux qu'il en fût autrement !... Seulement, ricana-t-il, ça ne t'es pas encore arrivé... Et, en attendant, c'est toujours à ce vieux Blake qu'on en revient tous les jours pour bouffer !...

Elle n'avait rien à répliquer. Il avait raison. Aussi se contenta-t-elle de hausser les épaules et, se renversant dans son fauteuil et mettant ses pieds sur le dossier de la chaise qui se trouvait devant elle, d'allumer une cigarette dont elle chassa, avec une lenteur affectée, les bouffées au-dessus de sa tête.

Son interlocuteur était habitué à ces façons. Il n'y fit point attention, et s'adressant à ses compagnons :

prix qu'on te demandera, les arrhes qu'il faudra... Tu la feras embosser dans la petite rade qui se trouve sur la droite du terrain de golf.

— Bien, patron !...

— Tu sauras mettre le moteur en marche ?

— Oh ! patron, cette question !... Un ancien chauffeur à la coule comme moi !... Ce serait du propre !...

— Il ne faut pas que le marin nous accompagne... Témoin bavard... c'est inutile !...

— Compris, patron !...

— Arrange-toi pour cela... Maintenant, dégrouille-toi... qu'elle soit montée par un type prêt à tout moyennant un honnête pourboire...

— Bien patron. C'est tout ?

— Pour toi, oui... A Barney, à présent... Ecoute à ton tour, « Rat ». Moi, je vais aller

étudier la topographie des lieux, pour savoir exactement ce que nous allons faire. Pendant ce temps, tu te mettras à la recherche d'une couverture et d'une corde solide et d'un flacon de chloroforme. Tu les donneras à Jim...

— Entendu, patron !... Je ne vous accompagnerai donc pas ?

— Non...

Il jeta un coup d'œil à la dérobée sur Betty :

— J'ai besoin de toi ici... Jim me suffira...

— Bien, patron...

Il savait qu'il n'y avait pas à discuter les ordres du chef.

Celui-ci se mit à rire, suivant sa pensée :

— Ce gaillard-là, je vais tâcher de lui souffler miss Morton sous le nez !... Voilà ma meilleure vengeance... Une, deux, passez muscade... Ce serait un joli coup, hein, le « Rat » ?...

— Rien ne vous est impossible, patron !... On me dirait que vous allez sortir une douzaine de lapins vivants de votre chapeau, que je le croirais !...

— Oh ! je n'irai pas jusque-là ! répondit Blake, intérieurement flatté de cette admiration chez son complice. Mais pour avoir bientôt ces millions du père Morton, je n'imagine pas cela impossible...

— Que tu dis ! ricana Betty incorrigible. Et moi, continua-t-elle, reprenant son sérieux, qu'est-ce que je fiche dans tout cela ?...

— Toi, tu me feras le plaisir de ne pas bouger d'ici... D'ailleurs, le « Rat » te gardera... C'est très sérieux. Si je réussis mon coup, tu deviens instantanément Maud Morton...

Betty s'était approchée de la glace.

Elle s'y mira un instant. Ses doigts légers remirent en ordre sur son front des frisettes qui s'étaient déplacées.

Et, se souriant complaisamment, elle murmura :

— Avec une petite gueugueule comme ça, elle ne perdra pas au change !...

Le golf, ce jeu national écossais, devenu si à la mode, depuis quelques années, dans le monde entier, se joue sur un vaste terrain semé d'obstacles variés les plus divers mais également naturels, ruisseaux, champs cultivés, remblais, routes, carrières et buissons.

Un certain nombre de trous y sont creusés.

Il s'agit pour les joueurs, munis d'une petite crosse, d'y loger successivement une balle, dans le moins de coups possible.

On voit la grandeur que doit avoir ce terrain, et celui de Palm-Beach était particulièrement réputé pour ses dimensions et son aménagement.

Il s'étendait entre la ville et la mer, à cinq minutes à peu près de l'une et de l'autre, coupé de nombreux bosquets, soigneusement entretenus, qui jetaient un peu d'ombre sur cette immense plaine verte.

Ce fut là que le lendemain matin, avant la chaleur du jour, miss Morton et son père retrouvèrent Ralph.

La jeune fille avait fini par décider l'industriel à les accompagner.

— Mon bon père, lui avait-elle dit la veille,

vous ne me refuserez pas une partie !... Il n'y a pas d'exercice plus sain que le golf !... Vous y prendrez goût, vous aussi, vous verrez !...

— C'est possible ! répondit-il en souriant. Seulement, je crains fort de me montrer très maladroit. Je n'ai jamais tenu de club entre les mains et j'ai peur d'envoyer une balle dans la bouche d'un caddie, en guise de trou...

— Alors, s'écria joyeusement Ralph, vous connaissez déjà les termes du jeu, cher monsieur ! C'est déjà quelque chose !... Venez avec nous insista-t-il. Cela vaudra mieux pour vous donner de l'appétit qu'un de ces cocktails que vous prenez avec des pommes de terre frites tous les matins, sur la terrasse de l'hôtel...

— Soit ! concéda M. Morton, amusé. Je tâcherai en ce cas, de faire de mon mieux. Mais vous me promettez de ne pas vous moquer trop de moi si je me montre moins habile que vous !...

Et ce fut ainsi que, sur le terrain de golf, commença la partie, ce matin-là.

La jeune fille avait revêtu un costume de sport qui laissait voir ses fines chevilles, et emprisonné ses cheveux d'or sous un béret de velours noir qui lui allait à ravir.

Suivis de deux caddies nègres, portant les sacs de crosse, les trois adversaires envoyaient successivement la balle dans les trous désignés par de petits drapeaux.

C'est tout un art, et il est difficile !

Maud et Ralph s'en tiraient assez bien. Mais M. Morton, ainsi qu'il le redoutait, témoignait d'une maladresse insigne.

— A vous, père ! lui cria Maud, en riant...

Il balança son club. La balle ne bougea pas. Il était passé à côté.

— C'est trop fort ! s'exclama-t-il...

Il recommença. Même insuccès. Mais à la troisième fois, le joueur envoya la balle dans une direction toute opposée à celle qu'il désirait et ce fut en vain que, dans tous les sens, les caddies la cherchèrent sur le gazon.

— Elle ne s'est pourtant pas envolée ! s'exclama-t-il, étonné lui-même...

— Attendez, mon père, fit Maud accourant. Je crois savoir le chemin qu'elle a pris !...

Tout en jouant, à quelque distance, avec Ralph, elle l'avait machinalement suivie des yeux et l'avait vu tomber dans un bosquet à une centaine de mètres plus loin.

Si M. Morton n'était pas adroit, il avait tout au moins le poignet solide.

Maud se dirigea donc vers le petit bosquet d'arbres, en quête de la balle et, ne l'apercevant point, y entra, regardant sur le sol, entre les branches.

Elle ne pouvait être que là.

Bientôt elle eut complètement disparu derrière le feuillage épais.

Une seconde se passa, puis plusieurs, puis un long temps.

La jeune fille ne reparaisait toujours pas...

Quelqu'un, cependant, suivait avec un intérêt passionné cette partie.

Tandis que l'auto, sur la route, attendait, le

moteur ronronnant doucement, et prête à être mise en marche sans retard, Blake, accompagné de Jim et couché derrière un boqueteau épais de la vaste plaine, ne perdait pas de vue les trois joueurs et leurs caddies.

Qu'attendait-il ?

II. — Le béret

Il était inutile de le demander. Ce ne pouvait être que l'incident qui lui permit d'intervenir. Evidemment, il était loin de se douter de ce

ayant vu la trajectoire, n'en était pas moins venue l'y chercher.

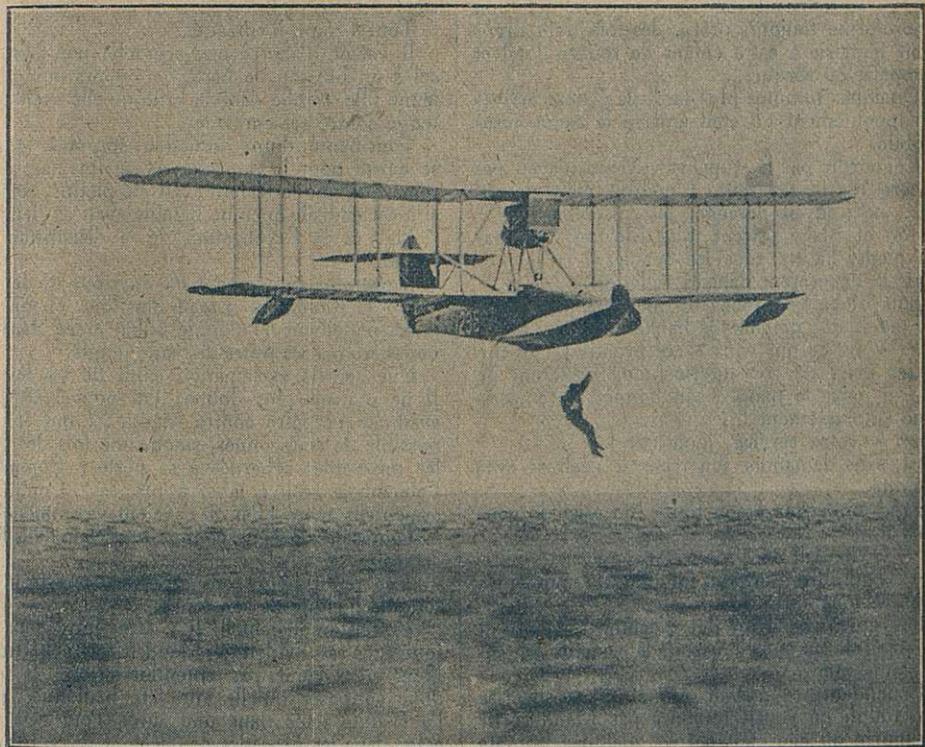
L'aventurier, du premier coup d'œil, avait compris l'aubaine inespérée qui s'offrait à lui.

— Attention, Jim, dit-il entre ses dents. La couverture... le chloroforme !... tout est prêt ?...

— On est paré, patron !... La donzelle ne nous échappera pas !...

Maud était entrée dans le fourré, continuant ses infructueuses recherches dans les broussailles.

Tout à coup, elle se sentit paralysée. La cou-



Soudain, il s'élança...

qui allait arriver. Il guettait sa proie, comme le chat embusqué dans un coin sombre, qui ignore comment il s'en emparera, jusqu'au moment où il peut se jeter dessus. Jamais il n'eût supposé que Maud, d'elle-même, se précipitât dans la gueule du loup, en pénétrant dans le fourré derrière lequel il l'épiait.

Et néanmoins, cela s'était produit.

« La volonté humaine, écrivait un philosophe, n'est pas tout dans la vie. Il y a également le hasard. Et le hasard, quelquefois, a un jeu si étrangement suivi qu'on est tenté de voir en lui la fatalité. »

Hasard ou fatalité, M. Morton, en passant non loin du boqueteau, n'y avait pas moins envoyé sa balle ; hasard ou fatalité, Maud,

verture s'était brusquement abattue sur elle.

Elle voulut crier. Elle ne le put. Que lui arrivait-il donc ? Ses forces l'abandonnaient. Sa gorge se serrait. Un brouillard passait devant ses yeux. Elle essaya de lutter, mais ses jambes se dérobaient sous elle. Ses mains battirent l'air un instant. Elle s'effondra entre les bras de Blake, tandis que Jim retirait le tampon imbibé de chloroforme qu'il lui avait placé sous les narines.

— Ça y est, patron, chuchota-t-il. Elle est à nous !

Déjà Fred, portant le corps inanimé de sa victime, courait vers l'auto qui attendait non loin de là.

Jim se hâta de mettre le moteur en marche.

La jeune fille fut placée sur les coussins ; ses deux ravisseurs montèrent à côté d'elle.

La voiture démarra à toute allure.

— La vedette est à sa place ? interrogea brièvement Blake.

— Oui, patron !...

— Tu t'es entendu avec l'homme ?...

— Vous pouvez être tranquille... c'est un mec à la redresse !... aucune question... le bateau est à votre disposition entière...

— Alors, en quatrième vitesse !... Il faut mettre la demoiselle en lieu sûr... Ensuite nous verrons ce que nous ferons !... Dis donc, ajouta-t-il, en se tournant vers son complice, tiens ton chloroforme toujours prêt... des fois qu'il prendrait fantaisie à cette enfant de rouvrir l'œil et d'appeler au secours...

Quelques minutes plus tard, ils étaient arrivés à l'appontement où était amarré le canot automobile.

Engourdie par le stupéfiant, Maud n'avait pas encore repris ses sens. L'endroit était désert. Rien ne pouvait déranger les misérables.

Jim et Blake prirent miss Morton, l'un par les pieds, l'autre sous les épaules.

Ils la déposèrent dans la vedette.

Puis Blake s'approcha du marin, tenant entre ses mains une poignée de banknotes.

— Voilà ce qui vous a été promis !... fit-il...

Les yeux de son interlocuteur brillèrent de joie, il porta la main à son bonnet et remercia avec empressement !...

— A votre service, monsieur !...

Et, sans demander son reste, il s'éclipsa avec rapidité.

Fred embarqua à son tour. Jim saisit le gouvernail :

— Où faut-il aller, patron ?...

— Tout droit devant toi pour le moment... nous verrons ensuite...

Peu après, dans un flot d'écume qui s'irisait au soleil à pic sur l'horizon, la vedette gagnait la pleine mer...

Cependant, ce n'avait pas été sans surprise que Ralph ne voyait toujours pas Maud sortir du fourré où elle était entrée quelques instants plus tôt.

Des secondes s'écoulaient... une minute... puis deux... puis trois...

La jeune fille ne réapparaissait toujours pas.

Que se passait-il donc ?

S'obstinait-elle à chercher une balle qu'elle ne trouvait pas ?

La même pensée était venue sans doute à Ralph et à M. Morton, car ils se regardèrent tous les deux d'un air qui trahissait encore plus d'étonnement que d'inquiétude.

— Maud ! appela l'industriel...

Mais aucune voix ne répondit.

Alors, un pressentiment soudain serra le cœur du jeune homme.

Ce qui se produisait n'était pas naturel.

Sans doute, jamais n'eût-il pu imaginer la scène dramatique qui venait de se dérouler dans le fossé, mais il craignait que Maud n'eût été victime de quelque accident.

D'un geste machinal, il lança son club à M. Morton, et sans seulement songer à reprendre son veston des mains des caddies qui le portaient, il s'élança vers le bosquet d'arbres.

Un cri s'échappa de sa gorge.

Il était vide !

Ce fut en vain qu'il regarda de tous côtés. Il ne vit personne.

Miss Morton avait disparu.

Des gouttes de sueur froide perlèrent à son front :

— C'est extraordinaire ! murmura-t-il tout angoissé. La terre ne s'est pas entr'ouverte sous ses pas pour l'engloutir, cependant.

Tout à coup, il sursauta.

Il venait d'apercevoir, accroché non loin du sol à un buisson, le bérêt de velours noir de la jeune fille, tombé dans la lutte qu'elle avait soutenue contre ses agresseurs.

Tourmenté d'une indicible appréhension, il se baissa pour le ramasser, et ce fut alors qu'il remarqua que le terrain avait été piétiné, comme si à cet endroit quelque bataille avait eu lieu.

Était-ce là l'explication de la disparition de Maud ?

Il examina rapidement les environs du taillis.

Sur la route, qui passait non loin, on distinguait nettement le double sillon tracé dans la poussière par les roues de l'automobile.

Une sourde exclamation jaillit de ses lèvres.

Il ne pouvait plus douter. Un nouvel attentat avait été perpétré contre Maud. Et qui était-il possible de soupçonner, sinon, une fois de plus, les misérables acharnés à sa perte ? Comment s'étaient-ils trouvés là si à propos ? Comment avaient-ils opéré ! Par où l'avaient-ils emmenée ?

Tout cela zigzagua comme un éclair dans son cerveau.

Il se raidit pour conserver son sang-froid et toute la lucidité de son esprit.

— Raisonnons, fit-il. Il y a eu lutte dans ce fourré, c'est évident... Maud s'est débattue...

Nous ne l'avons pas entendue crier... Il faut donc supposer qu'elle aura été bâillonnée. On l'a ensuite jetée dans une auto. Tout cela est assez dans les procédés de Blake et de sa bande. Maintenant, où l'auto est-elle allée ?... Tout est là... Je n'ai que la ressource de suivre cette piste... Peut-être me fournira-t-elle l'indication nécessaire...

Il s'élança, en courant, sans perdre un instant.

Il n'avait pas fait dix mètres, qu'il aperçut une torpédo venant de son côté, conduite par un jeune homme qui se rendait sur le terrain du golf.

Il lui fit signe de s'arrêter et sautant sur le marchepied :

— Monsieur, le supplia-t-il, au nom du ciel, rendez-moi un service de gentleman... Il s'agit d'un grand danger qui menace une jeune fille... Voulez-vous me prêter votre auto pour me permettre d'essayer de rattraper les bandits qui l'ont enlevée...

On ne pouvait refuser d'acquiescer à une pareille demande.

— Montez ! dit son interlocuteur, simplement

Sur l'indication de Ralph, il fit demi-tour et partit dans la direction que celui-ci lui indiquait.

Quelques minutes plus tard, ils avaient gagné le bord de la mer.

Ralph, debout dans la voiture, scrutait l'horizon.

Il vit, au large, la vedette qui filait dans le sillage d'écume. Nettement, il distinguait les deux individus, et, au milieu d'eux, Maud se débattant.

Alors, il était retombé sur les coussins, les poings serrés d'une rage impuissante.

Il était arrivé trop tard !

III. — La voie des airs

Tandis que le léger esquif, fendait le flot de sa poupe effilée, s'éloignait de terre, Blake et son complice tenaient un rapide conciliabule.

Leur audacieuse manœuvre avait réussi au delà de leurs espérances et c'était son succès même qui les embarrassait.

— Bravo, patron ! s'écria Jim, n'en revenant pas de la scène rapide qui venait de se passer.

On peut dire que vous avez du flair... et de l'astuce !... et de tout... S'emparer au vol de la donzelle... comme une mouche !... On n'a pas idée de ça... c'est épating !... Seulement, qu'allons-nous en faire, maintenant ?...

C'était, en effet, la question que se posait, en ce moment, de son côté, Fred, assez indécis.

Ils s'étaient emparés de Maud.

Mais leur victoire avait été si précipitée qu'ils n'avaient pas eu le temps de songer à la façon dont ils en recueilleraient les fruits.

Il fallait cependant se hâter de prendre une décision.

Il était certain qu'aussitôt qu'on se serait aperçu de la disparition de la jeune fille, l'alarme serait donnée.

Le téléphone marcherait en tous sens. On fouillerait tous les coins de la Floride. Toute la police serait sur pied. Il serait donc bien étonnant qu'on ne finît point par découvrir la retraite de Maud, d'autant plus que son ravisseur n'avait point préparé pour elle une cachette sûre.

Surpris par la rapidité des événements, il n'avait pu s'entendre avec Théo qui lui en eût certainement fourni une.

Maud retrouvée, tandis que Betty aurait pris sa place, c'était tout le plan de Blake par terre.

Continuerait-on à la chercher une fois rentrée au bercail sous les traits de son sosie ? Evidemment, non !

Mais comment empêcherait-il miss Morton, qu'il savait douée d'une énergie peu commune et d'une rare audace, de s'échapper ?

Il n'existait pour cela qu'un moyen : s'en débarrasser, coûte que coûte, le plus rapidement possible.

Fred savait qu'il pouvait compter sur ses complices. Ni l'un ni l'autre n'hésiteraient devant un crime. Il n'avait qu'un ordre à leur donner. Ils seraient tous les deux sans pitié

pour la jeunesse et la beauté de la jeune fille. Les loups ne se laissent point attendre.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, se demandant si le plus simple ne serait point de la faire jeter par-dessus bord et de la précipiter au milieu de l'Océan, le grand air avait ranimé la jeune créature étendue dans le fond du bateau.

Peu à peu, elle avait repris ses sens, et, promenant lentement les yeux autour d'elle, elle cherchait à se rendre compte de ce qui venait de lui arriver.

La présence, tout près d'elle, des trois bandits, qu'elle reconnaissait avec terreur, la renseigna bien vite.

Elle avait été victime d'un nouvel attentat de ses ennemis.

Ils avaient découvert le lieu de sa retraite, à Palm-Beach, et cette fois-ci, ils avaient réussi à s'emparer d'elle.

Comment s'y étaient-ils pris ?

Cela lui échappait complètement. Elle ne se souvenait de rien, à partir du moment où elle avait pénétré dans le fourré, que d'une douleur fulgurante qui l'avait terrassée brusquement.

Et elle s'était évanouie...

Alors, retrouvant sa vigueur et son sang-froid, décidée à tout, elle se leva d'un bond.

Elle alla droit sur Blake, surpris, et le regarda dans les yeux :

— Où comptez-vous m'emmener ainsi ? interrogea-t-elle brusquement.

Il ne bougea point et se contenta de ricaner :

— Vous le verrez bien !

— Vous allez immédiatement, continua-t-elle avec force, faire faire demi-tour à votre bateau et me ramener à Palm-Beach !...

Il lui éclata de rire au nez et, haussant les épaules :

— C'est un ordre, je crois ?...

— C'est un ordre ! répéta-t-elle, sans se laisser émouvoir par l'insolence de l'autre.

— Et depuis quand, ma belle, est-il écrit que vous avez à m'en donner et que j'ai à en recevoir ?

— Misérable, dit-elle d'une voix ferme, que comptez-vous donc faire de moi ?

Et comme il ne répondait point :

— Vous êtes un lâche et un bandit ! lui jeta-t-elle à la figure. Et avant longtemps, entendez-vous, vous serez châtié comme vous le méritez... C'est pour les scélérats de votre espèce que l'on tisse les cordes de chanvre !...

Blake ne prisait point ce genre d'allusion. Par une sorte de superstition, il détestait qu'on invoquât devant lui la possibilité du sort qui l'attendait.

Une bouffée de colère lui monta au visage, et ses poings se serrèrent :

— Prenez garde ! gronda-t-il, prêt à bondir sur elle.

Maud croisa les bras dans un geste de défi :

— Croyez-vous donc me faire peur, gibier de potence ?...

Aveuglé de rage, il vit rouge. Un instant plus tôt, il eût peut-être encore hésité devant un

crime. Maintenant, il n'était plus maître de lui et se sentait prêt à tout.

La prisonnière, imprudente, le bravait ? Il se vengerait d'elle et s'en débarrasserait en même temps. L'océan attendait sa proie. Il ne le ferait pas attendre plus longtemps.

D'un bond, il s'élança pour la saisir et la faire basculer pardessus le bastingage.

Mais miss Morton était robuste.

Elle reçut le choc sans faiblir et se mit en devoir de lutter courageusement avec les mains et les pieds.

Surpris de cette résistance désespérée, l'aventurier, qui croyait réussir sans peine dans son abominable projet, craignit de ne pas avoir le dessus.

— Ah ! la rosse !... cria-t-il... Attends un peu, ma fille ! Ce que tu vas prendre !... Je vais te mater... A moi, Jim !...

Celui-ci, lâchant le gouvernail, accourut pour prêter main-forte à son patron.

Dès lors, l'issue ne pouvait plus être douteuse. Maud, maîtrisée par les deux bandits, était précipitée dans l'océan...

Il n'eût point fallu connaître Ralph pour imaginer qu'il fût demeuré longtemps désespéré.

Le premier moment de stupeur passé, retrouvant tout son sang-froid, il résolut de secourir Maud sans perdre une seconde.

Un homme passait sur la route.

C'était un paysan qui s'était assis sur le bord de la mer pour se reposer.

Il l'appela.

— Mon ami, lui demanda-t-il anxieusement, n'avez-vous pas vu les personnes qui s'embarquent sur cette vedette qui gagne le large ?

— Si fait, monsieur, répondit l'autre. Ils étaient deux hommes soutenant une femme... Elle ne pouvait marcher seule et ils la portaient avec précaution.

— C'est bien cela ! s'écria Ralph... Ils se sont servis d'un anesthésique quelconque pour paralyser sa volonté... et ils l'ont emmenée sans difficulté...

Et, se tournant vers le propriétaire de l'auto :

— Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, vous avez entendu ?... Des misérables ont enlevé une jeune fille... Il faut que je les rattrape et que je la délivre... Vous ne refuserez pas de m'y aider, n'est-ce pas ?...

— Je suis à votre entière disposition, s'empressa d'acquiescer l'autre, fort ému par ce qu'il entendait. Mais comment ?...

Une idée soudaine était venue à Ralph.

Tout à coup, il s'était souvenu de l'hydravion dont Maud lui avait parlé et qui, sur la plage de Palm-Beach, donnait aux baigneurs le baptême de l'air.

Pour rejoindre la vedette qui s'éloignait à toute vitesse dans une direction inconnue, la voie aérienne était la seule qu'il pût employer.

— Alors, vite ! dit-il à son compagnon... Conduisez-moi à la plage... C'est là que je trouverai ce qu'il me faut !...

— Nous y serons avant deux minutes !...

Sur le sable uni, dont le soleil faisait une immense nappe d'or, le grand oiseau blanc semblait dormir, les ailes étendues, sous la surveillance vigilante de son pilote, assis non loin, attendant les clients.

Ralph sauta de l'auto et courut vers lui :

— Vous êtes prêt à partir ? demanda-t-il...

— Oui, monsieur...

— Mettez votre moteur en marche... Il s'agit de rattraper le plus vite possible cette vedette qui s'éloigne à l'horizon...

L'aviateur se mit à rire :

— Ce ne sera pas difficile !... Ma carlingue fait du cent quatre-vingt-cinq... C'est l'affaire d'un petit quart d'heure !...

Il aida le jeune homme à monter dans la nacelle.

Une minute plus tard, le moteur ronflait régulièrement. L'hélice tournait avec une rapidité folle. L'hydravion entra dans la mer, faisant jaillir deux gerbes d'eau irisées.

Puis soudain, se cabrant, par à-coups successifs, il s'élança dans l'air, suivi des yeux par l'automobiliste, qui admirait l'esprit d'initiative et de décision de son compagnon momentané.

Alors, tout en piquant droit sur la vedette qui filait à l'horizon, vers la côte où, tout d'abord, Blake avait résolu de descendre avec la prisonnière, dans un endroit isolé, le pilote interrogea :

— Que dois-je faire, monsieur ?

Ralph répondit :

— Manœuvrez de façon à nous rapprocher le plus possible du bateau...

Et le gigantesque oiseau se mit à décrire dans le ciel de larges cercles qui, peu à peu, les rapprochaient du point désigné.

Les deux gredins étaient trop occupés par leur œuvre criminelle pour y faire attention jusqu'à présent :

Mais, tout à coup, ils relevèrent la tête, attirés par le bruit du moteur, et apercevant l'hydravion :

— Cré tonnerre ! grommela Fred, avec inquiétude... Est-ce à nous qu'il en veut ?...

Cela sauva Maud.

Ils ne songèrent plus à s'occuper d'elle et la laissèrent se débattre dans l'océan. L'aéroplane, qui zigzaguait au-dessus d'eux, les emplissait d'une terreur lancinante.

Était-il lancé à leur poursuite ?

La jeune fille était une excellente nageuse.

Tandis que la vedette continuait sa route de toute la vitesse de son hélice, elle chercha à gagner la terre, qu'elle apercevait à quelques milles, sans se douter du secours imprévu qui lui arrivait.

Sans lui, ses agresseurs auraient certainement mené leur crime jusqu'au bout et tout mis en œuvre pour l'empêcher d'échapper à la mort horrible qu'ils lui avaient destinée.

L'avion, dirigé par une main sûre, était parvenu à quelques mètres au-dessus du bateau.

Debout, à côté de la nacelle, Ralph guettait ce moment-là.

Soudain, il s'élança. Malheureusement, il avait mal calculé son élan. Au lieu de tomber

sur la vedette, il chut dans l'océan, à une brasse sur loin.

Il put, néanmoins, saisir un filin qui pendait le long du bastingage et se hisser à bord.

Mais les deux complices avaient eu le temps de le reconnaître et de prendre leurs dispositions.

A peine avait-il mis pied sur le pont, qu'ils se jetaient sur lui et le maintenaient solidement, avant qu'il eût pu esquisser le moindre geste de résistance.

— Une corde ! cria Blake. Qu'on le ligote étroitement et qu'on le flanque dans l'océan... Ça lui apprendra !...

SEPTIÈME ÉPISODE

Livrée aux Caimans

PREMIÈRE PARTIE

La Case de l'Oncle Tom

Chapitre I

Remarquable nageuse et entraînée, dès son enfance, à ce sport, Maud avait fini, à force d'énergie et d'efforts surhumains, par gagner le rivage, non toutefois sans avoir cru, plusieurs fois, défaillir de fatigue et couler à pic.

Heureusement pour elle, un de ces courants rapides que l'on rencontre dans le Golfe du Mexique l'avait portée vers la terre, lui faisant franchir les quelques milles qui l'en séparaient, et ce fut ainsi qu'épuisée elle avait échoué sur la grève, à demi morte de lassitude.

Le soleil, séchant ses vêtements, acheva de la rétablir.

Elle se leva et regarda autour d'elle.

L'endroit était aride et désert. La côte de la Floride, semée de marais et de forêts épaisses, n'offrait point, comme le coin rieur de Palm-Beach, aménagé pour le plaisir des hommes, la splendeur d'une végétation luxuriante.

Elle ne pouvait demeurer là.

Elle se remit donc à marcher courageusement, au hasard, vers l'intérieur des terres à la recherche de quelque habitant du pays qui pût la renseigner sur le chemin qu'elle devait prendre, et les moyens de locomotion qu'elle trouverait pour retourner à Palm-Beach, où son père et Ralph l'attendaient sans doute avec une compréhensible anxiété.

La chance sembla la favoriser.

Bientôt, à l'orée de la forêt qui s'élevait à l'horizon, elle aperçut non loin de la mer une maisonnette qu'une maigre fumée sortant de la cheminée témoignait habitée.

Elle s'y dirigea tout droit, arrachant sa jupe aux ronces d'un sentier, à peine tracé dans la campagne inculte.

Quel que fût l'individu qui y demeurait, il ne lui refuserait point de lui porter secours.

— Holà ! cria-t-elle, en frappant à la porte...

Celle-ci s'ouvrit aussitôt à son appel.

En véritable fille de l'Amérique, où un fossé si profond sépare la race blanche de la race

noire, miss Morton ne put réprimer un sursaut.

Elle avait en face d'elle un superbe nègre, haut de six pieds, qui la regardait en souriant, de ses trente-deux dents d'ivoire, assez étonné de la présence de cette jeune femme dans ce pays désert.

C'était un forestier à la recherche d'arbres aux essences précieuses, qui travaillait dans cette contrée boisée pour le compte d'une maison de la Nouvelle-Orléans.

Un peu rassurée par son air affable et paisible, Maud s'écria, tendant vers lui des mains suppliantes :

— Monsieur, je viens d'échapper à des misérables qui avaient juré ma perte... je défile de fatigue et de faim... au nom du ciel, donnez-moi de quoi me reposer, et procurez-moi quelques aliments !...

Il s'inclina, l'air bon enfant, et, dégageant la porte :

— Vous entrer, mamyselle, répondit-il dans son jargon, comme ti vouloir... moi y va faire de mon mieux pour ti être utile !...

Cette baraque en planches, d'un seul étage qui rappelait extérieurement les récits de mistress Beecher-Stowe, dans son immortelle *Case de l'Oncle Tom*, se composait de deux pièces, l'une donnant sur la mer, qui servait de salle commune ; l'autre, ouvrant sur la campagne, par derrière, et qui était la chambre à coucher.

Le brave homme y conduisit Maud, et se retirant :

— Vous y a dormir ici tant que ti veux... moi y en a préparer fricot pour quand toi ti t'éveilleras...

Elle ne put s'empêcher de sourire de cette façon de s'exprimer, dont la majorité des nègres n'est jamais parvenue à se défaire complètement.

— Merci, lui répondit-elle d'une voix émue... je n'oublierai jamais le service que vous me rendez !...

Restée seule, elle poussa avec soin le verrou et se laissa tomber sur le lit qu'elle apercevait dans le fond de la chambre.

Elle était exténuée et ne tarda point à fermer les yeux, vaincue par le sommeil.

Combien de temps dormit-elle ainsi ? Elle n'eût pu le dire.

Tout coup, une bruyante discussion, sem-

blant partir du dehors, la tira de sa torpeur.

Elle se leva, déjà alarmée, et prêta l'oreille.

Et elle fut sur le point de défaillir. Elle venait de reconnaître la voix de ses agresseurs.

Comment étaient-ils là ?

Ils l'avaient donc suivie ? Ils avaient retrouvé ses traces ? Ils savaient qu'elle n'était point noyée ?

Se croyant débarrassé pour toujours de Ralph, après l'avoir envoyé par-dessus bord étroitement ligoté, l'aventurier s'était inquiété de sa prisonnière.

Il ne doutait pas qu'elle fût au fond de l'eau. Pour se sauver à la nage, il eût fallu qu'elle fût douée d'une force remarquable de nageuse qu'il ne pouvait imaginer.

Gordon, d'un côté, miss Morton de l'autre, ne seraient bientôt plus que deux cadavres jetés par le flot sur le rivage et que les oiseaux se disputeraient quand les poissons leur auraient dévoré les yeux.

Blake exultait.

Il était satisfait de lui-même. Vingt-quatre heures plus tôt, il n'eût osé espérer que les événements le serviraient de la sorte. La chance avait tourné. Il avait eu, enfin, tous les atouts entre les mains et battu victorieusement les cartes.

Betty à présent n'avait plus qu'à entrer en scène. Il y avait bien une des jumelles de Dorris qui était allée rejoindre sa mère, mais ce n'était sûrement pas celle que supposait cet imbécile de Morton !

Le misérable Fred ricanait sinistrement en songeant qu'il avait été assez habile pour corriger la destinée, ce dont il se félicitait sans vergogne.

Il était le maître de la situation et pouvait envisager le passé avec orgueil et l'avenir avec confiance.

La vedette continuait sa course rapide dans le sillon irisé qu'elle traçait dans la nappe d'émeraude infinie et il demeurait silencieux, appuyé contre le bastingage, la tête entre les mains, comme hypnotisé par l'océan où il avait précipité ses victimes.

Soudain, il se redressa et se tournant vers Jim, qui s'était remis à surveiller le moteur :

— Eh bien, petit, qu'en dis-tu ?

Celui-ci releva la tête, et d'une voix admirative :

— Supérieurement menée, c't'affaire-là !...

Vous êtes un rude costaud, patron !... Y fait bon turbiner avec vous !... Vous êtes d'attaque... et puis, vous ne marchandez pas votre peine !... Ah !... la grande tasse, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour boire le dernier coup, hein ?...

— Tu parles d'or, mon garçon... répartit avec un gros rire le bandit.

Jim abandonna son moteur, et venant se planter devant lui, les bras croisés :

— Et maintenant, patron, où allons-nous ?... que faisons-nous ?... J'attends vos ordres !...

— Ne l'imagines-tu donc point ?... Mais, mon gars, cingler tout simplement vers le premier port venu !... y amarrer la vedette, que

son propriétaire pourra venir reprendre plus tard... retourner le plus vite possible à Palm-Beach... et lancer Betty dans son nouveau rôle !...

Jim applaudit avec enthousiasme :

— Bravo, patron !...

Mais aussitôt sa physionomie s'assombrit et il continua, l'air un peu penaud :

— Seulement, il ne faudrait point songer à aller plus loin... par exemple à gagner la Nouvelle-Orléans !... Ce serait comme des dattes !...

— Et pourquoi ? interrogea l'aventurier.

— Ce damné marin a oublié de faire une provision d'essence suffisante... Nous avons juste ce qu'il faut pour une promenade en mer, et encore pas bien longue... Je crois qu'il serait plus prudent pour nous de ne pas tarder à aborder...

— Diable !...

— Nous voyez-vous obligés d'appeler au secours !... D'aller à la dérive jusqu'à ce qu'on nous ait aperçus ?... Et des explications !... et des histoires à n'en plus finir, quoi !...

— Ah ! fichtre, non... Mais c'est là un contretemps fâcheux... Il est réparable, heureusement !...

Et, prenant une décision immédiate :

— Jim, vers la terre !... l'endroit le plus rapproché !... Une fois là, on verra à se débrouiller. L'autre obéit et saisit le gouvernail.

Cinq minutes plus tard, ils abordaient au rivage et, sautant sur le sable, attachaient le canot automobile solidement à un rocher.

— En voilà un pays ! gronda Fred. Il paraît désert... Nous sommes bien tombés !... Quelle déveine !...

Tout à coup, il remarqua sur la grève les traces des pas de Maud.

— En tout cas, ajouta-t-il, il est habité !... Regarde, Jim...

— Tu as raison !... Inutile de prendre racine ici... En route !...

Et Blake s'élança dans la campagne.

Il marchait en avant, quand soudain il s'arrêta, et tandis que son compagnon se hâtait de le rattraper, il lui dit, d'un ton soucieux :

— Jim, tu ne sais pas ?... Une idée me vient... une idée extraordinaire, en vérité !...

— Patron, je vous écoute !...

— Nous n'avons rencontré aucun cadavre en mer ?

— Non, patron !

— Nous sommes cependant repassés à l'endroit où Maud Morton y avait été précipitée ?

— Oui, patron !

— Et les flots n'ont apporté aucun corps sur le rivage ?

— Non, patron !...

— Et bien ! cela ne te semble pas étrange ?...

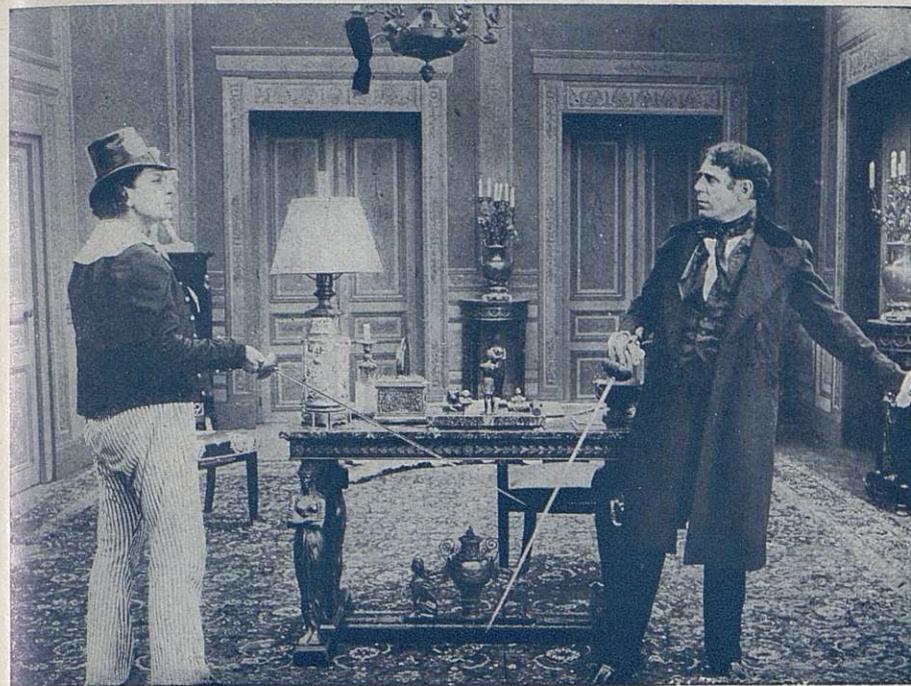
D'un autre côté, examine donc un peu ces pas, ne sont-ce pas des pas de femme ?...

L'autre regarda un instant :

— C'en sont, patron, certainement !...

— Qu'en conclus-tu ?

Jim dévisagea son chef avec surprise. Il ne voyait pas où il voulait en venir.



CLICHE PATHÉ

Mathot dans "Monte-Cristo"

LÉON MATHOT

Léon Mathot que vous verrez prochainement dans *l'Empereur des Pauvres*, le grand film tiré du roman de Félicien Champsaur, compte parmi les figures les plus sympathiques de l'Ecran français.

Il est né à Roubaix le 5 mars 1886. Au sortir du Conservatoire, il se fit successivement remarquer au Théâtre des Célestins à Lyon, au Gymnase, au Théâtre Antoine, à Paris, puis à Bruxelles où il fit un assez long séjour, notamment aux Galeries Saint-Hubert.

Il est venu au Cinéma sous les auspices du metteur en scène Andréani qui lui fit interpréter, chez Pathé, des films dont les titres sont un peu oubliés aujourd'hui : *Le Secret de l'Acier*, *Le Pont Fatal*, *Les Rivaux d'Harlem*, etc... On put le remarquer ensuite dans quelques productions du Film d'Art : *Les écrits restent*, *Les Dames de Croix-Mort*, d'après Georges Ohnet, *Barberousse* avec Abel Gance, *Le droit à la vie* et *La zone de la mort*, avec Mlle Andrée Brabant comme partenaire ; *Son héros* et *Volonté*, avec Huguette Duflos.

Léon Mathot revient ensuite chez Pathé, où il se fait apprécier dans *La course du Flambeau*, filmé sous la direction de Louis Nalpas, *La Maison d'Argile*, avec Maurice Ravel.

Nous arrivons au film qui devait donner à Léon Mathot sa grande popularité *Le Comte de Monte-Cristo*, sous la direction de Pouctal et dont la Maison Pathé vient de faire une réédition qui connaît un succès au moins égal à la première production cinématographique de cet ouvrage.

Toujours avec l'excellent Pouctal, c'est ensuite *Travail*, puis plus récemment *L'Ami Fritz*, avec Hervil.

Le secret de la réussite de Léon Mathot c'est qu'il joint à un aspect physique essentiellement sympathique les plus grandes qualités d'intelligence dramatique. Il a d'ailleurs sur le cinéma des idées bien personnelles qu'il exposait jadis à notre confrère M. F. Signerin.

« La condition essentielle d'une bonne interprétation, c'est le naturel, la vérité. Plus que le théâtre encore, le cinéma est

dénué de traditions. Il doit être inspiré par la vie même et en donner le reflet fidèle, à défaut du relief exact. C'est pourquoi la qualité d'une exécution tiendra d'abord dans l'aspect extérieur, dans le physique. Alors qu'à la scène la disproportion entre le rôle et l'acteur pourra être, dans une certaine mesure, compensée par le texte même, chaque réplique apportant sa touche au tableau et aidant à la compréhension du personnage brossé par l'auteur ; au cinéma, au contraire, il faudra



Une scène de "Travail"

CLICHÉ PATHÉ

de toute nécessité que l'artiste indique d'emblée par son aspect extérieur la place et la fonction que l'auteur lui a déterminées dans son œuvre.

« C'est ainsi, que le jeune premier, par exemple, devra avoir la prestance, l'allure et l'élégance qui sont les caractéristiques d'un personnage dont la destination est d'aimer et d'être aimé. Un artiste malingre, petit et laid ne communiquerait point au public l'impression d'amour, quelque peine qu'il prit à peindre sa passion, et quelle que fût à cet égard la précision des sous-titres.

« Il n'y a donc de réalisation possible que si l'artiste correspond exactement au personnage qu'il interprète. La qualité qui

prédomine exactement après est, évidemment, l'intelligence de l'exécution et le goût qu'elle révèle. Il appartient au metteur en scène de créer l'ambiance, afin que les personnages n'aient point l'air de jouer chacun sa partie dans un ensemble incohérent ; mais tout au contraire, marquent par leur allure générale et leur impeccable homogénéité, le ton et la portée de l'ouvrage qu'ils interprètent.

« Pour moi, l'infériorité si souvent observée du film français sur le film américain tient dans le peu de moyens dont le cinéma dispose dans notre pays. Alors que chez nos alliés des États-Unis cette industrie a atteint un développement considérable, constituant aujourd'hui une des principales forces d'expansion commerciale et artistique de ce peuple magnifique en France, le cinéma est encore — industriellement parlant — à l'état embryonnaire. C'est ainsi que l'on continue de tourner sur des théâtres de prise de vues construits à une époque où l'on ne pouvait assurément pas prévoir les nécessités du

cinéma actuel, imposées par l'évolution qu'il a accomplie. Nos réalisations sont, de ce fait, très au-dessous de celles que l'on obtient aux États-Unis, où les théâtres sont munis des tout derniers perfectionnements. Nos amis et alliés ont notamment fait de grands progrès au point de vue des éclairages artificiels, qui donnent à leurs films une luminosité que les nôtres n'ont pas. En particulier, le relief que les metteurs en scène de là-bas parviennent à donner à leurs interprètes, relief dû en grande partie aux éclairages perpendiculaires obtenus par l'usage de sparkletts et de réflecteurs et écrans de toutes sortes, est l'une des choses dont nos films, sous peine d'infériorité, ne peuvent

se passer plus longtemps. Il faut donc que, techniquement, nous nous modernisions, afin que notre production atteigne bientôt le degré de perfection qui marque, comme d'un signe particulier, les éditions yankees.

« Pour ce faire, il faut utiliser les compétences, découvrir les vrais talents, les faire valoir, les rémunérer suivant les services qu'ils rendent, tout en leur assignant leurs responsabilités. Les troupes cinématographiques doivent être composées d'artistes probes et cultivés, formés pour et par le cinéma, et ne passant pas alternativement du théâtre à l'écran, pour chercher : ici, la gloire en bravos ; et là, la gloire en gros sous ! Ces deux tâches sont d'ailleurs incompatibles et ne peuvent être talentueusement menées de front : on ne joue pas le matin, l'après-midi, le soir, toujours, sans trêve... L'effort commande le repos. Et le cinématographe, d'autre part, mérite mieux que d'être seulement considéré comme une source de profits avantageux et faciles.

« Quand nos grandes entreprises seront nettement entrées dans la voie des réformes et des perfectionnements, quand, par le pourcentage, préconisé et défendu si chaleureusement par M. Charles Pathé, les auteurs seront encouragés à donner des scénarios d'une qualité meilleure, nous serons bien près, alors, d'égaliser la production américaine, et nous aurons ainsi

apporté à la France une nouvelle source de richesse ».

On ne saurait mieux dire,

Des propositions fort intéressantes sont venues d'outre-Atlantique à Léon Mathot. « Un pont d'or », suivant l'expression consacrée, s'offre à lui pour aller tourner à



Travail

CLICHÉ PATHÉ

Hollywood et à Fort-Lee. Il est probable qu'il se décidera à faire un séjour aux États-Unis quand sera achevé de tourner le grand film de Félicien Champsaur, *L'Empereur des Pauvres*, dont nous aurons l'occasion de vous parler prochainement.

J.-P.

~~~~~

Dans nos numéros prochains, nous publierons les biographies illustrées de Max LINDER, Pearl WHITE, Ruth ROLAND, Suzanne GRANDAIS, CHARLOT (Charles CHAPLIN), Mary PIKFORD, : : Douglas FAIRBANKS, W. HART, FATTY, etc., etc. : :

~~~~~

L'ORDONNANCE

d'après GUY DE MAUPASSANT

(Film PATHÉ, édition du 18 Février)

Jeanne. Mme Nathalie Kovanko.
Le Colonel M. A. Colas, de l'Odéon.
L'Ordonnance. Paul Hubert.
Le Capitaine Saint-Albert. . Svoboda.

Le cimetière plein d'officiers avait l'air d'un champ fleuri. Les képis et les culottes rouges, les galons et les boutons d'or, les sabres, les aiguillettes de l'état-major, les brandebourgs des chasseurs et des hussards passaient au milieu des tombes dont les croix blanches ou noires ouvraient leurs bras lamentables, leurs bras de fer, de marbre ou de bois sur le peuple disparu des morts.

On venait d'enterrer la femme du colonel de Limousin. Elle s'était noyée deux jours auparavant, en prenant un bain.

C'était fini, le clergé était parti, mais le colonel, soutenu par des officiers, restait debout devant le trou au fond duquel il voyait encore le coffre de bois qui cachait, décomposé déjà, le corps de sa jeune femme.

C'était presque un vieillard, un grand maigre à moustaches blanches qui avait épousé, trois ans plus tôt, la fille d'un camarade, demeurée orpheline après la mort de son père, le colonel Sortis.

Le capitaine et le lieutenant, sur qui s'appuyait leur chef, essayaient de l'emmener. Il résistait, les yeux pleins de larmes qu'il ne laissait point couler, par héroïsme, et murmurant tout bas : Non, non, encore un peu », il s'obstina à rester là, les jambes fléchissantes, au bord de ce trou qui lui paraissait sans fond, un abîme où étaient tombés son cœur et sa vie, tout ce qui lui restait sur terre.

Tout à coup, le général Ormont s'approcha, saisit par le bras le colonel, et l'entraînant presque de force : « Allons, allons, mon vieux camarade, il ne faut pas demeurer là ». Le colonel obéit alors, et rentra chez lui.

Comme il ouvrait la porte de son cabinet, il aperçut une lettre sur sa table de travail. L'ayant prise, il faillit tomber de surprise et d'émotion, il avait reconnu l'écriture de sa femme. Et la lettre portait le timbre de la poste avec la date du jour même. Il déchira l'enveloppe et lut :

« Père,

« Permettez-moi de vous appeler encore père, comme autrefois. Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte et sous la terre. Alors peut-être pourrez-vous me pardonner.

« Je ne veux pas chercher à vous émouvoir ni à atténuer ma faute. Je veux dire seulement, avec toute la sincérité d'une femme qui va se tuer dans une heure, la vérité entière et complète.

« Quand vous m'avez épousée par générosité, je me suis donnée à vous par reconnaissance et je vous ai aimé de tout mon cœur de petite fille. Je vous ai aimé ainsi que j'aimais papa, presque autant ; et un jour, comme j'étais sur vos genoux, et comme vous m'embrassiez, je vous ai appelé : « Père », malgré moi. Ce fut un cri du cœur, instinctif, spontané. Vrai, vous étiez pour moi un père, rien qu'un père. Vous avez ri et vous m'avez dit : « Appelle-moi toujours comme ça, mon enfant, ça me fait plaisir ».

« Nous sommes venus dans cette ville et pardonnez-moi, père, je suis devenue amoureuse. Oh ! j'ai résisté longtemps, presque deux ans, vous lisez bien, presque deux ans, et puis j'ai cédé, je suis devenue coupable, je suis devenue une femme perdue.

« Quant à lui ? — Vous ne devinez pas qui. Je suis bien tranquille là-dessus, puisqu'ils étaient douze officiers, toujours autour de moi et avec moi, que vous appelez mes douze constellations.

« Père, ne cherchez pas à le connaître et ne le haïssez pas, lui. Il a fait ce que n'importe qui aurait fait à sa place, et puis, je suis sûre qu'il m'aimait aussi de tout son cœur.

« Mais écoutez, un jour, nous avions rendez-vous dans l'île des Bécasses ; vous savez ? la petite île, après le moulin. Moi, je devais y aborder en nageant, et lui devait m'attendre dans les buissons, et puis rester là jusqu'au soir pour qu'on ne le vît

pas partir. Je venais de le rejoindre, quand les branches s'ouvrirent et nous apercevons Philippe, votre ordonnance, qui nous avait surpris. J'ai senti que nous étions perdus et j'ai poussé un grand cri ; alors il m'a dit, lui, mon ami : « Allez-vous-en à la nage, tout doucement, ma chère, et laissez-moi avec cet homme. »

« Je suis partie si émue que j'ai failli me noyer et je suis rentrée chez vous, m'attendant à quelque chose d'épouvantable. Une heure après, Philippe me disait, à voix basse, dans le corridor du salon où je l'ai rencontré : « Je suis aux ordres de Madame, si elle avait quelque lettre à me donner ». Alors je compris qu'il s'était vendu, et que mon ami l'avait acheté.

« Je lui ai donné des lettres, en effet — toutes mes lettres — il les portait et me rapportait les réponses.

« Cela a duré deux mois, environ. Nous avions confiance en lui, comme vous aviez confiance en lui, vous aussi.

« Or, père, voici ce qui arriva. Un jour, dans la même île où j'étais venue à la nage, mais seule cette fois, j'ai retrouvé votre ordonnance. Cet homme m'attendait et il m'a prévenue qu'il allait nous dénoncer à vous et vous livrer des lettres gardées par lui, volées, si je ne cédaï point à ses désirs.

« Oh ? père, mon père ; j'ai eu peur, une peur lâche, indigne, peur de vous surtout, de vous si bon, et trompé par moi, peur pour lui encore — vous l'auriez tué — pour moi aussi, peut-être, est-ce que je sais, j'étais affolée, éperdue, j'ai cru l'acheter encore une fois, ce misérable qui m'aimait aussi, quelle honte ?

« Nous sommes si faibles, nous autres, que nous perdons la tête bien plus que vous. Et puis, quand on est tombé, on tombe toujours plus bas, plus bas. Est-ce que je sais ce que j'ai fait ? J'ai compris seulement qu'un de vous deux et moi allions mourir — et je me suis donnée à cette brute.

« Vous voyez, père, que je ne cherche pas à m'excuser.

« Alors, alors, alors, ce que j'aurais dû prévoir est arrivé, il m'a prise et reprise quand il a voulu en me terrifiant. Il a été aussi mon amant, comme l'autre, tous les jours. Est-ce pas abominable ? Et quel châtement, père ?

« Alors, moi, je me suis dit : « Il faut mourir ». Vivante, je n'aurais pu vous confesser un pareil crime. Morte, j'ose tout. Je ne pouvais plus faire autrement que de mourir, rien ne m'aurait lavée, j'étais trop tachée. Je ne pouvais plus aimer, ni être aimée ; il me semblait que je salissais tout le monde, rien qu'en donnant la main. Tout à l'heure, je vais aller prendre un bain et je ne reviendrai pas.

« Cette lettre pour vous ira chez mon amant. Il la recevra à rès ma mort, et sans rien comprendre, vous la ferez tenir accomplissant mon dernier vœu. Et vous la lirez, vous, en revenant du cimetière.

« Adieu, père, je n'ai plus rien à vous dire. Faites ce que vous voudrez et pardonnez-moi ».

Le colonel s'essuya son front couvert de sueur. Son sang-froid, le sang-froid des jours de bataille, lui était revenu tout d'un coup. Il sonna. Un domestique parut.

— Envoyez-moi Philippe, dit-il. Puis il entra presque aussitôt, un grand soldat à moustaches rousses, l'air malin, l'œil sournois.

Le colonel le regarda tout droit. — Tu vas me dire le nom de l'amant de ma femme.

— Mais, mon colonel... L'officier prit son revolver dans le tiroir et l'ouvrit.

— Allons, et vite, tu sais que je ne plaisante pas.

— Eh bien !... mon colonel... c'est le capitaine Saint-Albert.

A peine avait-il prononcé ce nom qu'une flamme lui brûla les yeux et il s'abattit sur la face, une balle au milieu du front.

GUY DE MAUPASSANT



NATHALIE KOVANKO

Un grand Film Français

Tous les bons Cinémas présenteront prochainement

Mlle de la Seiglière

D'après le célèbre Roman de Jules SANDEAU

Mis en scène par André ANTOINE assisté de M. DENOLA

INTERPRÉTÉ PAR

M. Félix HUGUENET

Mme Huguette DUFLOS :- Mme Catherine FONTENEY

M. ESCANDE et M. GRANVAL

De la Comédie-Française

M. MALAVIER

De l'Odéon

M. Saturnin FABRE

De la Porte-St-Martin

M. Charles LAMY :-

M. Romuald JOUBÉ



PATHÉ

:: Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres ::

ce que les directeurs ont vu
ce que le public verra

COSMOGRAPH

LE PAUVRE AMOUR (Griffith). — C'est un film de sensibilité et de nuances, a-t-on pris le soin de nous annoncer et l'on ajoute : « Dans cette production, D. W. Griffith a voulu peindre la vie dans toutes ses délicatesses, ses peines et ses joies quotidiennes. Il fallait l'association des deux grands artistes que sont Lilian Gish et Griffith pour faire passer dans l'âme des spectateurs l'émotion profondément humaine qui se dégage de cette simple histoire, exempte de drame, de surprise, d'action au sens purement théâtral du mot. Ils y ont réussi au delà de toute expression. »

Qu'est-ce que *Le Pauvre Amour* ?

Dans un village d'Amérique, une gamine — Suzy — aime un gosse — William.

Pour permettre à l'élu de son « jeune cœur » de devenir un grand homme, Suzy, qui de sa mère a quelques biens, vend une vache et cette vente lui permet de payer en cachette la pension de William.

Celui-ci, qui ignore le sacrifice de sa petite amie, devient « un savant », ce qui lui permet d'être nommé pasteur de son village natal !

Mais William s'éprend d'une jeune modiste de la ville, Bettina — qui, parce qu'elle est « de la ville » est nécessairement une petite « évaporée » — et l'épouse, non sans avoir pris le soin de demander conseil à Suzy, laquelle, ahurie, répond rien, absolument rien...

Mais Bettina, petite coquette, est bientôt lasse de la vie calme et du foyer tranquille du pasteur, c'est avec joie qu'elle retrouve ses petites amies et son flirt (naturellement !).

La voilà qui commet aussitôt des imprudences que surprend Suzy. Celle-ci en souffre terriblement, mais ne dira rien. Bien mieux, malgré, peut-être à cause de son grand amour pour William, une nuit, elle sauve la mise à Bettina et va jusqu'à lui faire partager sa couche ! (C'est bien le cas de le dire !)

Heureusement — si j'ose m'exprimer ainsi — Bettina, victime de ses inconséquences, meurt rapidement et William, ayant enfin appris le sacrifice de sa petite amie — la vente de la vache — finit par l'épouser (Suzy, bien entendu).

Voilà le scénario, il est très simple, comme vous le voyez.

Lilian Gish y est remarquable. Ses expressions sont toute la bande.

Elle s'est composée un type de fillette timide dont le « tout petit cœur » passe par les émotions les plus diverses. Sa physionomie les traduit avec une vérité qui force à l'admiration.

Cependant, nous connaissons déjà ces divers aspects d'une jeune comédienne fort habile, et ce film me paraît, au point de vue de l'exécution, inférieur à *Intolérance* et à *Lys Brisé* qui, d'ailleurs, ont certainement été tournés depuis. Allez voir Lilian Gish, c'est tout ce que je

puis vous conseiller, et surtout son partenaire, comédien inconnu de nous jusqu'ici, et qui est, incontestablement, un artiste de première grandeur.

**

ÉTABLISSEMENTS GEORGES PETIT

LE TOUR DU MONDE D'UN GAMIN DE PARIS (film sensationnel, d'après le chef-d'œuvre de Boussonard, interprété par le jeune France Capelli). — Je reproduis à dessein l'annonce faite de cette présentation spéciale, car je suis assez embarrassé pour vous donner mes impressions.

Le Tour du monde d'un gamin de Paris, joué par un gosse italien, c'est déjà assez troublant. Cette pièce si parisienne, tournée par des Italiens, c'est plus grave.

Notez que le jeune France (joli prénom) Capelli n'est pas un mauvais interprète, bien loin de là ; son jeu sobre et discret est tout à fait différent de celui de ses compatriotes, dont nous connaissons trop les grands gestes et les attitudes mélodramatiques.

Il faut avouer, d'ailleurs, que *Le Tour du monde d'un gamin de Paris* n'est pas mal réalisé. Le découpage est savant et les monteurs de la *César Film* ont dû avoir « un peu de boulot ». Malheureusement, tout cela a déjà été vu et revu, et ce qui eût pu prêter à des effets sensationnels, a été habilement oublié. C'est ainsi que là où des animaux devraient jouer un rôle prépondérant, nous ne voyons que... des Kabyles qui font la traite des nègres ! !...

Bon film pour les matinées de jeudi.

**

CHEZ AUBERT

MYSTERIA (grand roman-cinéma en dix épisodes). — La notice dit que c'est une originale autant que dramatique histoire d'aventures au pays mystérieux des Incas : *Mysteria*, c'est toute la rouerie, la cruauté d'une femme belle parmi les belles, qui ne pardonne pas à l'homme qui a dédaigné son amour.

« Des aventures mouvementées sans aucune invraisemblance, une succession continue d'émotions sans aucune vulgarité ni horreur, une trame facile à suivre, évoluant dans des paysages curieux, une mise en scène grandiose et rarement utilisée au cinéma.

Mysteria, c'est le vrai roman cinéma d'aventures pouvant passer sur tous les écrans sans crainte d'effrayer ou de fatiguer le public. »

Voilà ce qu'on peut lire sur la notice, fort bien présentée d'ailleurs, par la maison Aubert.

Voyons maintenant les quatre premiers épisodes que l'on nous a exhibés spécialement à l'Electric.

La femme fatale, c'est Sarah ! L'homme qui a fait fi de son amour, c'est Brady (aucune confusion n'est possible, il ne s'agit pas de Sarah-Bernhardt). Brady est un yachtsman distingué qui a eu le tort de trouver en pleine mer une bouteille, de déboucher cette bouteille et d'y découvrir un morceau d'étoffe sur lequel un appel de détresse avait été tracé par un savant, M. Parker, lequel, depuis six ans, est prisonnier des Incas.

Et c'est cette découverte qui va attirer au pauvre sportsman les pires aventures.

Au surplus, il y a de très jolies choses dans ces quatre épisodes qui ne sont pas ennuyeux. C'est à voir.

* *

LE TAILLEUR FACÉTIEUX (*Ceintury Comédie*). — Comique ? Oui, un peu, grâce surtout à un chien qui vit en très bonne intelligence avec un poussin.

L'interprète-homme, par contre, essaie de copier Charlot, et, bien entendu, n'y parvient guère, sinon pas du tout. Nous avons déjà Billy West. Cela suffit, hélas !

* *

Présentations Hebdomadaires

PHOCEA-LOCATION

L'ESSOR (*Ciné-Roman en dix épisodes*). — On sent que le pauvre Burguet frappé en plein travail par l'épouvantable catastrophe qui causa la mort de la regrettée Suzanne Grandais a été obligé de modifier son scénario.

La délicieuse interprète a disparu de l'écran. L'intendant du baron Hofland, Garoupé, poursuivi par le remords, se tue, de même que le baron, d'ailleurs.

Et ce ciné-roman finit sur une impression de tristesse indéfinissable.

* *

CHEZ GAUMONT

LA PETITE SIRENE (*Tiber-Film et Union Cinématographique italienne, contrôlé par Gaumont*). — Pourquoi diable s'entête-t-on à passer cette production italienne, et même après contrôle ? ? C'est le scénario qu'il aurait fallu contrôler, et non le film ! !

Non, sérieusement, imaginez-vous des comédiens italiens se lançant dans un sujet genre américain ?

(En public le 4 mars.)

* *

LE MESSAGE SECRET (*Paramount Pictures, Comédie dramatique interprétée par William Hart*). — On affirme que le grand artiste, souffrant, a ou va abandonner l'écran

pour écrire ses mémoires. Nous ne pourrions que regretter sincèrement cette retraite, le « Rio Jim » fameux étant, sans contredit, l'un des artistes d'Outre-Atlantique les plus sincères et ayant le mieux compris l'art dramatique.

Le film que l'on nous a présenté et dont le premier rôle est interprété par William Hart, est « américain » dans toute l'acception du terme. Il ne peut même intéresser réellement que les Yankees, étant donné que le scénario roule uniquement sur une rivalité existant entre deux trusts miniers, dont l'un, finalement déclare... la guerre à l'autre ! Parfaitement.

Et alors, nous assistons à la levée d'une véritable armée au service d'un trust et qui a cependant à sa disposition, non seulement des avions, mais encore une fort belle cavalerie !

Evidemment, ceci nous demeurera toujours étranger, nous paraîtra sinon impossible, du moins invraisemblable.

D'autre part, nous savions déjà que l'Amérique est La Grande Nation et que sa bannière est étoilée. On ne se lasse cependant point de nous affirmer à nouveau ces deux faits bien connus !

Oui, c'est entendu, nos amis d'Outre-Atlantique nous ont rendu de grands services à une époque douloureuse, mais la guerre est finie, Dieu merci ! Des films semblables à celui-ci finiront par nous faire prendre en grippe les compatriotes du général Pershing.

Heureusement, William Hart est là avec son coursier et sa petite fiancée. Grâce à lui, et rien que grâce à lui, on avale le film.

(En public le 4 mars.)

* *

CHEZ HARRY

UNE FEMME D'ATTAQUE (*Comédie avec Margarita Fisher*). — Lorsqu'on songe au succès obtenu par la dernière production de Margarita Fisher, *Le matricule 378*, on se demande en vérité comment et par quels procédés nouveaux la délicieuse artiste américaine pourra désormais nous intéresser, surtout nous faire oublier les sensationnelles chevauchées, les matches de boxe et les « hands up » si fréquemment (trop fréquemment) répétés.

Voici cependant qu'avec les mêmes moyens, avec les mêmes chevauchées, les mêmes matches de boxe, les mêmes « haut les mains » Marg. Fisher parvient à nous divertir encore pendant une heure.

Une femme d'attaque est pourtant un film de 1.400 mètres, d'un intérêt restreint, mais au cours duquel il faut néanmoins tenir sans cesse la scène, amuser le public, le faire rire. « Jackie » y arrive, tant elle sait déployer de charme, de grâce mutine, d'enjouement et d'adresse.

Quand donc une artiste française sera-t-elle l'interprète de films sans grande importance au point de vue scénario, mais d'un intérêt certain au point de vue de « l'amusement du public » ? ? ?

(En public le 4 mars.)

CHARLOT RIVAL D'AMOUR (*Keystone*).

— Lorsque l'on a vu et revu *Charlot soldat*, admiré comme un chef-d'œuvre *Une Vie de chien*, et que l'on revoit sur l'écran Charlie Chaplin plus jeune, plus maigre, sans son traditionnel accoutrement, mais tellement « autre », on regrette de se croire obligé de rire, car on ne rira pas du même cœur ni avec le même élan. Aussi, quand il vous arrivera de voir sur une affiche *Charlot Rival d'amour*, réfléchissez bien avant d'entrer dans le cinéma qui l'annonce. Ce n'est pas Charlot que vous verrez là, mais Charlie Chaplin, apprenti comique.

Charlot Rival d'amour, ce n'est rien du tout. Pas de scénario.

Et pourtant, il a comme comparses Mabel Normand, pas drôle une seule minute, et Casimir qui n'avait pas à ce moment trouvé les heureuses formules d'ahurissement avec lesquelles il nous fait rire aujourd'hui dans les Mack Sennett. Le seul intérêt de la bande, c'est une course d'automobiles à laquelle prend part Mabel Normand, laquelle, ma foi, conduit une grosse voiture comme feu Fournier lui-même.

Il n'y a même pas dans ce film dit « comique », un truc susceptible de faire sourire durant le quart d'une seconde.

Et cela me donne l'occasion de répéter que l'on cherche vraiment à trop commercer avec les « Charlot ». Si cela continue, le public finira par prendre en grippe ce merveilleux artiste, et les bons « Charlot » paieront un peu pour les mauvais.

Un peu plus de conscience, un peu plus de probité commerciale, s'il vous plaît.

Le public n'est pas une poire !

(En public le 4 mars.)

* *

CHEZ PATHÉ

LE FAUVE DE LA SIERRA (*Grand ciné-roman en 10 épisodes, adapté par Guy de Téraumont, publié par Cinémagazine*). — L'adaptateur habile de *Ravengar* et du *Grand Jeu*, que nos lecteurs apprécient mieux encore chaque semaine, M. Guy de Téraumont, vient d'adapter un nouveau roman-cinéma appelé comme ses devanciers, au plus vif succès : *Le Fauve de la Sierra*.

Le premier épisode qui a pour titre « Ce que femme veut », débute par une fête de nuit absolument féérique dont le seul aspect séduira tous les amateurs de cinéma.

Quant au sujet lui-même, je m'en voudrais de vous le dire, angoissant à point et vous incitera à revenir voir la suite qui promet d'être palpitante.

Je crois que, depuis *les Mystères de New-York* d'heureuse mémoire, *le Fauve de la Sierra* est le meilleur ciné-roman que l'on nous ait présentés.

(En public le 11 mars.)

* *

LES RESPONSABLES (*Comédie dramatique interprétée par Fanny Ward*). — Un bon film pouvant plaire à tous les publics, ce qui est peu fréquent dans la production actuelle.

Fanny Ward y est égale à elle-même, c'est dire qu'elle déploie sans compter tout son indiscutable et très grand talent. Cette rare artiste se meut avec la même aisance dans tous les milieux, qu'ils soient riches ou pauvres. Et voici — miracle ! des intérieurs misérables, qui m'ont paru — je ne connais pas l'Amérique — fidèlement reproduits.

Fanny Ward est, tour à tour, demoiselle de magasin, chanteuse de café-concert, fille-mère — hélas ! c'est un état — pour, finalement, se retrouver un beau jour fille unique — quoique naturelle — d'un riche magistrat new-yorkais.

Le sujet est d'une grande simplicité de sorte que l'on n'a aucune peine à suivre l'action qui s'enchaîne avec une logique parfaite. Les sous-titres, en outre, correspondent très exactement aux phases de ladite action.

La célèbre créatrice de *Forfaiture* est ici profondément émouvante et ses partenaires sont tous fort bien dans leurs rôles.

Il n'y a pas de combat de boxe, pas la moindre chevauchée et pas un instant l'écran n'a été menacé par le plus petit browning.

Quand je vous dis que c'est à voir...

(En public le 4 mars.)

LUCIEN DOUBLON

Ce que veulent les Directeurs

Nous commençons la publication des réponses aux trois questions que nous avons posées aux Directeurs :
 1° Quel genre de films désirez-vous voir « sortir » par les éditeurs ?
 2° Quels sont les films qui, jusqu'à présent, plaisaient à votre public ?
 3° Quelles améliorations souhaitez-vous au système actuel de location ?

M. Cuvillier, Directeur de Madelon-Cinéma-Concert, est net et précis :

1° Nous désirons tout d'abord voir sortir par les loueurs des films d'un métrage moyen, c'est-à-dire 1.000 à 1.400 mètres au plus. Les longs films tirés au métrage indisposent le public et l'éloignent du Cinéma.

Nous désirons que ces films soient joués par des artistes se consacrant exclusivement au cinéma ;

2° Des comédies vraiment gaies et des drames qui donnent l'impression de la vie et du mouvement. Le public va au ciné pour trouver un peu de distraction. Il n'y vient pas pour penser, mais pour se divertir. Donc, pas de films à thèses sociales ou autres

3° Pas de pourcentage. D'un commun accord, loueurs et exploitants doivent établir des tarifs de location basés sur le nombre de places des salles de cinéma, mais il faut que ces tarifs donnent satisfaction aux directeurs des petites salles qui désirent présenter les grands films nouveaux à leur public.

CUVILLIER

A propos des Contrôleurs du Droit des Pauvres

QU'EN PENSE M. MOURIER ?

Les contrôleurs du droit des pauvres, « bêtes noires » de tant de directeurs de salles de spectacle, et fort braves gens, au demeurant, se plaignent de n'être pas assez payés. Rassurez-vous, ce n'est pas aux théâtres, cinémas, cafés-concerts ou cirques qu'ils s'adressent, quant à eux, pour voir augmenter leurs émoluments, mais comme de droit, à l'Administration de l'Assistance publique. Reçus récemment par M. le Docteur Mourier, grand maître de l'A. P., ils ont eu le plaisir d'écouter un fort beau discours, dit avec art, certes, mais dont le

Ce que je désire comme amélioration, création, etc. ? Ayant l'intention de passer *Le Fauve de la Sierra*, je demande que vous fassiez un tirage spécial, épisode par épisode, du dit Ciné-Roman, pour que nous puissions l'offrir à notre Clientèle.

Les maisons d'édition ne se rendent pas assez compte qu'en Province, les grands quotidiens Parisiens sont peu lus ! il y a les régionaux et de plus, les journaux locaux ; — il serait facile de remédier à cet état de choses en agissant comme je le demande plus haut, à condition que le fascicule soit à un prix modique — 0 fr. 30, 0 fr. 35, 0 fr. 40 par exemple pour la Maison d'édition et à vendre au public 0 fr. 50 ou 0 fr. 60 au plus.

Selon moi, l'avenir du Roman-Cinéma est dans cette réalisation qui permet une plus grande diffusion et, en même temps, la conservation du dit Roman.

1° Je désire voir « sortir » des films à épisodes tirés des Œuvres de Victor Hugo, Alexandre Dumas, etc., (édition accompagnée de brochures, épisode par épisode) ;

2° Question difficile à résoudre ; demande une étude sérieuse ;

3° Que les loueurs fassent connaître l'adaptation musicale faite pour un film, lors de la présentation aux Directeurs ; ceci aiderait beaucoup les chefs d'orchestre, et le film, à l'Ecran, donnerait le maximum de rendement, dépense insignifiante, le programme musical pouvant très bien faire partie de la notice

RAYMOND COUARD
 Casino-Cinéma à Corbeil.

fond n'avait rien à voir avec leurs humbles revendications, puis, le discours achevé, de se voir aimablement reconduits jusqu'à la porte, où ils se retrouvèrent Gros-Jean comme devant.

Que réclament donc de l'Administration de l'Assistance Publique, MM. les Contrôleurs du droit des pauvres ? Un paiement honorable de leurs pénibles fonctions. Que gagnent actuellement les contrôleurs ? Huit francs par jour (quelques rares exceptions reçoivent 9, 11, et 13 francs, mais le plus grand nombre, ceux des

théâtres et des cinémas, sont au tarif de 8 francs.) Que demandent-ils ? 15 francs. Est-ce trop ? Causons un peu.

En 1913, le seul contrôle des cinémas était rétribué par le seul droit des pauvres, soit 3 fr. 75. En admettant que depuis cette époque, la vie n'ait augmenté que de 400 pour 100, un contrôleur pour obtenir vacation équivalente à celle de 1913, devrait donc toucher aujourd'hui 4 fois 3 fr. 75, soit 15 francs. Le chiffre réclamé en 1921 par les contrôleurs n'apparaît donc point formidablement exagéré. Notez cependant que, depuis 1913, deux lois de finances (1917-1920) frappant les spectacles de nouveaux impôts, sont venus encore accroître le travail et aggraver sensiblement la responsabilité des contrôleurs.

La responsabilité ? Certes.

Savez-vous qu'un contrôleur est tenu, non seulement de surveiller toutes les entrées du théâtre ou du cinéma où il opère, mais encore d'envoyer tous les soirs à l'A. P., après le spectacle, une lettre par laquelle il fait connaître à ses chefs le montant de la recette et celui du droit des pauvres encaissé ? Savez-vous que ce montant du droit des pauvres — somme s'élevant parfois à plusieurs centaines sinon de milliers de francs — il l'emporte chez lui (imaginez-vous les risques et les dangers qu'il court toutes les nuits), et ne verse à la caisse de l'A. P. que tous les cinq jours le total des cinq jours écoulés ?

Notez que le danger pour lesdits contrôleurs (qui sont assermentés), est tellement prévu qu'ils sont contraints, en débutant, de verser à l'Assistance une caution de 4.000 francs !

Donc, voici un homme qui, en principe, est mal vu des établissements où il est forcé de travailler à cause même du travail pour lequel il est là ; qui fait une besogne délicate, où le plus grand tact est réclamé ; qui rentre chez lui très tard, lesté d'une somme devenu dangereuse pour lui ; qui doit tous les cinq jours abandonner sa tâche de jour pour se rendre à l'A. P. ; qui n'a jamais une heure de repos, ni dimanche (matinée, soirée), ni jour de semaine... Voici un fonctionnaire de l'Etat qui, ironie, ignore le repos hebdomadaire imposé par le même Etat aux particuliers !...

Est-ce juste ? Alors qu'un laveur de vaisselle, par exemple, gagne 15 et 18 francs par soirée ?...

Non, ce n'est pas juste — et le fait est d'autant plus pénible à constater, que les

contrôleurs ne coûtent à l'Administration qu'un million par an, soit 3 0/0 environ des recettes totales, de telle sorte qu'il semble qu'on pourrait bien, en haut lieu, prendre un peu plus en considération les modestes réclamations d'un personnel d'une incontestable honnêteté et d'une probité parfaite.

Car l'Assistance publique, qui accable avec un si malin plaisir les établissements de spectacle, l'Assistance publique fait de belles recettes ! N'a-t-elle pas touché l'année dernière 43 millions, dont 22 millions de droit des pauvres et 18 millions de taxe d'Etat. C'est gentil.

Alors ? Alors, M. Mourier, dont on sait parfaitement qu'il est un bel orateur, devrait bien faire un geste en faveur de ses fidèles employés. La vie est dure pour tous. Elle l'est particulièrement pour tous ceux qui sont forcés de cacher, sous des dehors corrects, la médiocrité de leur existence. Pour porter un veston, on n'en est pas moins homme. Faudra-t-il donc toujours être vêtu d'un sarrau ou d'une blouse et coiffé d'une casquette, pour voir immédiatement comblés ses vœux ?

Souhaitons, du moins, qu'à défaut du Directeur de l'Assistance publique, le Conseil municipal prenne bonne note des désirs des contrôleurs du Droit des pauvres, et y satisfasse. Ce ne sera que justice.

GUSTAVE FRANCIS.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
 Métro : La Motte-Picquet-Grenelle,

Direction G. MESSIE
 Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 18 au 24 Février 1921

PATHE-JOURNAL : Actualités au jour le jour
LA REINE DES PROVINCES 2^e série.
Groupe de l'Est. Grand concours du Journal.

Les Coulisses du Cinéma, 2^e série

LE MÉDECIN DES FOLLES

de XAVIER DE MONTÉPIN

3^e épisode : **L'Hôpital sinistre**

LA DOUBLE ÉPOUVANTE
 Comédie dramatique avec Christiane VERNON

LE SIGNAL D'ALARME

Drame en 4 parties, d'après Joseph ARTHUR

Zigoto Shériff, comique

Intermède : ELVINSKI, prestidigitateur-inventeur
 " Le Roi des Cartes "

Tous les Jedis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la Jeunesse.

Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...

Un curieux procès

ON parle, — à voix basse encore, — du procès qu'intente un éditeur de films à plusieurs de nos grands confrères de la presse parisienne, parce qu'ils ont publié le compte rendu d'une présentation à laquelle cet éditeur les avait conviés.

— Que signifie ?... En vérité, voilà qui nous stupéfie ! disent les assignés.

Et l'éditeur de répondre :

— Vous étiez invités à une présentation PRIVÉE, il ne me plaît pas que six semaines ou deux mois avant la « sortie » d'un de mes films, vous exprimiez publiquement votre sentiment à son sujet.

— Voire !... Votre présentation, c'est comme une répétition générale et du moment où vous y conviez la critique...

— Pardon, pardon. Aucune comparaison possible. Lorsque paraît « la critique » d'une pièce jouée en répétition générale, le public est admis dans les 24 ou les 48 heures à la corroborer ou à la trouver injuste, tendancieuse et même stupide...

Pour le Ciné, c'est autre chose. Votre journal s'adresse à tout le monde et ce n'est pas tout le monde que nous voulons informer. Ce ne sont que les directeurs. La presse corporative cinématographique a seule qualité pour exposer ses appréciations puisqu'elle ne s'adresse qu'à nos « clients éventuels ».

— Nous verrons bien, ripostent les quotidiens, Mais pourquoi donc nous avez-vous invités ?...

On verra bien, en effet, lorsque le jugement sera rendu. D'ici là...

Ce que veulent les Exploitants

« CINÉMAGAZINE » ouvre une seconde enquête et demande aux directeurs de cinémas de bien vouloir répondre aux questions suivantes :

- 1° Quel genre de films désirez-vous voir « sortir » par les éditeurs ?
- 2° Quels sont les films qui, jusqu'à présent plaisaient le plus à votre public ?
- 3° Quelles améliorations souhaitez-vous dans le système actuel de location ?

Les réponses à cette enquête, dont il est superflu de souligner la portée, seront publiées successivement ici, et aideront beaucoup, espérons-le, au progrès et à la prospérité de la cinématographie française.

La publication des réponses les plus intéressantes continuera dans notre prochain numéro.

ATTENTION ! Lire le 11 mars

le 1^{er} épisode du

“FAUVE DE LA SIERRA”

NOUS ne voudrions faire à nos amis les Belges nulle peine même légère, mais nous trouvons que le Parlement de Bruxelles exagère, lorsqu'il vote une loi, comme celle qui entrera en vigueur le 1^{er} mars dans tout le royaume.

On connaît les deux articles essentiels de cette loi :

« Article premier. — L'entrée des salles de spectacle cinématographique est interdite aux mineurs des deux sexes âgés de moins de 16 ans accomplis.

« Art. 2. — L'interdiction prononcée par l'article précédent ne s'applique pas aux établissements cinématographiques, lorsqu'ils représentent exclusivement des films autorisés par une Commission dont l'organisation et le fonctionnement seront réglés par arrêté royal.

« Ces représentations seront annoncées au public comme constituant des spectacles pour familles et enfants ».

Si les enfants belges ne peuvent plus aller se distraire au Cinéma, du moins leur restera-t-il la possibilité de culotter des pipes, de passer leurs soirées à la brasserie ou au café-conc'.

M. Carton de Wiart, président du Conseil des Ministres belges est un homme de bon sens et un artiste. C'est un bel écrivain (il est membre de la Société des Gens de Lettres de France) ; nous savons qu'il nourrit pour l'art muet une véritable tendresse ; sans doute aura-t-il à cœur d'atténuer les rigueurs d'une loi qui fut déposée par un gouvernement antérieur au sien.

LE prochain film de Marcel L'Herbier aura pour titre *Prométhée... banquier* et pour interprètes Eve Francis et Marcelle Pradot, Signoret et Catelain.

BIENTOT *Le Charretier de la Mort*, d'après l'admirable roman de Selma Lagerlöf, le grand écrivain suédois.

PETITE CORRESPONDANCE

« CINÉMAGAZINE » répond, sous cette rubrique, à toutes les questions qui lui seront posées par ses lecteurs.

Paulette. — Lui, c'est Harold Lloyd. Elle, c'est Bébé Daniels. Avez réponse à l'autre question dans un numéro prochain.

René M. — Pearl White, née à Springfield, Missouri, en 1889. Mariée à M. Mac Cutcheon, qui est un homme d'affaires. Adresse Fox Studios 1401 Western Avenue, Los Angeles (Californie) U. S. A.

Snellina Georges. — Eddie Polo. Universal Studios, Universal-City (Californie) U. S. A. Ses derniers films sont *Les Exploits de Cyclone Smith*, *Le Ranch de la Mort* et *La Treizième heure*, que vous verrez bientôt en France.

Pouvez écrire en français. Pour Mary Walcamp, même adresse, née en 1894.

Champi. — C'est Mlle Andrée Brabant qui interprète le rôle de la jeune maman. Champi, c'est le petit Paul Duc.

M. A. Géralde. — Nazimova, née en 1879, est mariée à M. Charles Bryant. Adresse : 6,124 Carlos Avenue, Los Angeles (Californie). Envoie sa photo contre 1 fr. 50 au profit d'une œuvre charitable.

Harry. — Creighton Hale est Irlandais. Il est né en 1892, marié. Adresse : World Studios, Fort Lee (New-Jersey) U. S. A.

Monne et Gaby. — Pearl White ne répond plus June Caprice, Solex Studio, Fort-Lee (New-Jersey) U.S.A.— Signoret, au Film d'Art, Neuilly-sur-Seine.

Bizut géant. — René Cresté, 186, Bd Carnot, Nice. Le reverrez bientôt.

Abel C. — Pour toutes les « stars » américaines, vous pouvez écrire à l'adresse suivante : Mabel Condon, Exchange 6,035 Hollywood (Californie) U. S. A. La correspondance suivra.

Un lecteur de C. — Voir ci-dessus. William Farnum : Fox Studios 1401, Western Avenue, Los Angeles (Californie) U. S. A., né en Amérique en 1876. Il est marié.

Gaby W. — Ruth Roland, 901 Manhattan Place, Los Angeles (Californie) ; Mollie King (Mme Alexander) est née à New-York en 1898, adresse : American Cinema Corporation 220 West. 42 nd. Street, New-York-City U. S. A.

Toto. — Douglas Fairbanks 6,284 Selma Avenue, Hollywood (Californie) U. S. A.

Jack Abbott. — W. Russell est né le 12 avril 1886 à New-York. Il a été marié avec Charlotte Burton, de qui il est divorcé.

A plusieurs. — Pour placer un scénario, il faut vous adresser directement aux metteurs en scène dont vous pouvez relever les noms dans la critique des films et les réclames d'éditeurs.

Péka. — Mary Pickford : Clune Studio Melrose Avenue, Los Angeles (Californie) U. S. A. Pour scénario ou débuts, il faut vous adresser à un metteur en scène. En publierons la liste prochainement.

A Florentin. — Pouvons vous recommander *Le Traité pratique de Cinématographie*, d'Ernest Coustet, Mendel, éditeur, 118, rue d'Assas, Paris. Ecrivez directement au Directeur des Usines Pathé, rue des Vignerons, à Vincennes, qui répondra au sujet de la possibilité d'un stage. Insérerons lettre. Merci.

Paulette W. — Pearl White ne répond plus aux demandes de cette nature.

Pearl White. — La meilleure marque : tantôt l'une, tantôt l'autre, cela dépend de la production qui est variable. Pearl White ne fait pas de romans-cinéma en ce moment. Elle est à présent attachée à la Fox-Film, qui fera bientôt connaître en France ses nouvelles créations.

P. G. 1904. — Pour devenir artiste de cinéma, il faut d'abord n'être pas pressé de gagner sa vie avec ce métier. Ensuite, il faut être agréé par un metteur en scène. Publierons liste et adresses prochainement.

Ginette. — Pouvez écrire à la « César Film », à Rome.

Nabuchodonosor. — Le rôle de Christian Chevalier : Paul Duc.

Malizin. — Oui, pouvons fournir cette liste à nos abonnés.

Devaux, Bruxelles. — June Caprice : Solex Studio, Fort-Lee (New-Jersey) U. S. A.

J. Fournier. — Voir plus haut.

Edagès, Narbonne. — 1° Bout-de-Zan doit avoir environ 16 ans ; 2° Les fauves tournent dans des cages tout simplement.

H. L. 22. — C'est une carrière très encombrée et nous ne saurions vous conseiller de vous y aventurer si vous ne pouvez attendre au moins 2 ou 3 ans.

Pierre. — 1° Vous devez vous tromper au sujet de Grâce Darmond ; 2° Vous en demandez trop pour une fois.

Mlle Doff. — Publierons bientôt une étude consacrée à Suzanne Grandais.

Lévy-Bourmont. — Voir plus haut.

Geo T. — Pour Pearl White, voir plus haut.

Lecteur assidu. — Prière de choisir autre pseudonyme, celui-ci étant déjà beaucoup employé.

Henrys. — Lui (Lloyd) touche 250.000 dollars par comédie et vous pouvez, en effet, juger que... ça ne vaut pas davantage.

P. Edmond. — Publierons prochainement un article sur les qualités que l'on doit exiger d'un artiste de cinéma.

Un lecteur. — Voir plus haut.

H. Mattei. — La Corse pittoresque a été filmée et les éditeurs n'accepteraient pas votre proposition.

N.-B. — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

Les Petites Annonces de "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

ON DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

AVENDRE, chef-lieu département, établissement en pleine prospérité, 800 places, 90.000 fr. comptant. Intermédiaires s'abstenir. Ecr. H.V. bureau du journal, A. n°7.

ARTISTE, tous rôles, belle prestation, cherche engagement longue durée. Jacques RIBELL, au journal.

PRÉPARATION examens musicaux, cours et correspondance. Solfège, piano, chant, harmonie. M^{me} Gédalge, 130, faub. St-Denis, Paris.

ACHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, 9^e. Banque Baumgarten.

CINÉMA, 400 places, seul dans s. préf. Est avec garnison. Galerie. Prod. 35.000 : Prix 85.000. ADR. Bureau du Journal, n° 13.

CHAUFFEUR-MÉCANICIEN, excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. TORRENS, 72, rue Lauriston (16^e).

CAPITALISTES. France, Etranger, susceptibles de s'intéresser à création Société édition, exploitation cinématographique, unique en son genre, écriront utilement à R. TRUDAINE, bureaux du journal (n° 54).

La publicité dans "CINÉMAGAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAGAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire FÉPÉRTÔIHE PRIVE, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) (Réponse sous Pli Fermé sans Signe Extérieur).

A partir du 11 Mars

en vente partout

Les Romans de Cinémagazine

LE FAUVE DE LA SIERRA

par

GUY DE TÉRAMOND

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, publiée et mise à jour chaque semaine, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires.

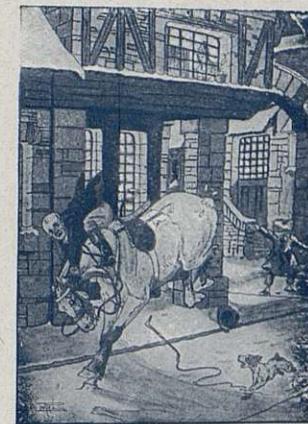
Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1° (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois (6 mois : onze lignes) ;

2° (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35x46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs.

(Frais d'envoi recommandé, un franc).

3° Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).



4° Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, et pour le Splendid Cinéma Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Paris.

Dans un prochain numéro, nous indiquerons également quels sont les cinémas pour lesquels nous pourrions offrir en remboursement d'abonnements, des places de loge ou d'orchestre.

Successivement, nous ajouterons à notre liste des articles de bijouterie, maroquinerie, orfèvrerie, etc... parmi lesquels nos abonnés n'auront que l'embarras du choix.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les deux premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement L'ABONNEMENT GRATUIT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAGAZINE".

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète

A, le

(Signature)

192

1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas

(2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS, 22 fr.

Etranger: — 50 fr.; — 28 fr

Ce Numéro contient le
6^e Episode complet

LE GRAND JEU

N° 5 — 18-24 Février
Prix: Un Franc

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Cliché Pathé

Cependant que Maud et Ralph devisaient amicalement, un homme, l'oreille tendue, ne perdait pas un mot de leur conversation. C'était Jim...